N° 243 1er Janvier 1940

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Comment se manifeste le Dieu caché

Tous, plus ou moins, nous souffrons du silence de Dieu. Le grand nombre des chrétiens, qui manquent de foi et que les épreuves font douter de Dieu même et de sa bonté, ne sont pas les seuls à gémir de l'étrange façon dont il se cache. Quelque profonde que soit la vie de foi, d'espérance et de charité, même lorsqu'on bénéficie des secours si merveilleusement proportionnés aux besoins, que connaissent les enfants de Dieu, même si l'on reçoit ces « visitations » du Verbe accordées à ceux qui poursuivent assidûment le souvenir de Jésus, il est impossible de ne pas être déconcerté par sa conduite. « Le jeu de l'amour des départs et des retours », comme dit sainte Catherine de Sienne, en une sorte de marivaudage inspiré du Cantique, ne fait qu'accroître un désir dont l'objet se dérobe bien plus qu'il ne se donne. La main de la bonne Providence semble se montrer en tant de rencontres de la vie, mais n'en paraît que plus cruelle

de laisser le champ libre aux plus horribles puissances du mal, dans les grandes épreuves des vies personnelles, dans les catastrophes publiques. Ne subviendra-t-il donc pas à notre misère! Ne voit-il pas que bientôt nous ne pourrons plus tenir, que nous allons être écrasés! Ne voit-il pas le triomphe du mal, et que partout sa cause semble désespérée! Ah! ces pensées, lorsqu'elles ne sont pas corrompues par le doute, sont permises dans l'angoisse. Le Saint-Esprit lui-même fait crier à David : « Réveillez-vous donc ! Pourquoi dormez-vous, Seigneur ? »

Je m'adresse plus particulièrement en ces pages à ceux qui souffrent *filialement* de ce que Dieu demeure tellement caché dans nos vicissitudes et nos épreuves — oui, à ceux qui en souffrent avec soumission et confiance. Leur peine n'est que plus profonde d'être filiale et pleine d'abandon. Voici l'Épiphanie. C'est la fête qui, justement, célèbre la *manifestation* du Dieu incarné. Si nous contemplons de toute notre âme la façon dont le Christ notre Dieu s'est manifesté, quand il a pris notre chair afin qu'on pût le voir, l'entendre, le toucher, je pense que nous nous étonnerons moins de la manière étrangement invisible dont il intervient dans les choses humaines, maintenant qu'il n'y est plus visiblement mêlé.

*
* *

Ne nous y trompons point, la plus fameuse des manifestations du Christ que l'Église revit le jour de l'Épiphanie, l'adoration des mages, ne fut pas du tout, à la voir du dehors, un événement éclatant. Nous nous représentons volontiers une brillante cavalcade à la Benozzo Gozzoli, ou une caravane étonnante par ses dromadaires et ses splendides étoffes, telle que Véronèse et Rubens

nous en réjouissent. Le 6 janvier, c'est le « jour des Rois ! »

Mais quand on tâche de voir dans la réalité historique comment les choses se passèrent, on ne rencontre plus que trois astrologues, venus sans doute d'un peu au-delà de la mer Morte. C'était une croyance répandue dans les milieux judaïsants qu'une étoile annoncerait la venue du Messie. L'étoile des mages fut probablement une comète. Il y a grand émoi à Jérusalem ? Oui, comme il y en a facilement dans une ville orientale, où tout retombe assez vite. Ils apportent des présents mystérieux, l'or, l'encens et la myrrhe, pour honorer un prince de grande race, mais ce qu'ils trouvent, au lieu du roi puissant qu'ils s'attendaient à voir établir sa domination sur le monde, c'est un faible enfant, encore couché peut-être dans la mangeoire de son étable natale et que leur présente la femme d'un ouvrier de village. Il y avait de quoi les désillusionner.

Comme nous nous trompons, lorsque nous nous imaginons qu'il nous aurait été plus facile de croire, si nous avions vu Notre-Seigneur! Il est à craindre qu'il nous eût été une occasion de scandale. Pour voir le Sauveur en Jésus, il fallait la foi candide d'un cœur que les choses de ce monde n'engluent pas et qui s'ouvre à celles du ciel. Là est la merveille de l'histoire évangélique, elle est toujours un triomphe de la foi. On ne sait pas si les mages comprirent tout de suite ou furent d'abord désappointés, comme nous le sommes chaque fois que cet enfant se manifeste à nous, à sa manière : dans nos peines, ou simplement la banalité de nos vies. Ce qui est sûr, puisque saint Matthieu nous le dit, c'est qu'ils tombèrent en adoration, qu'ils offrirent leurs présents, qu'ils débordèrent de joie.

Pour peu maintenant que nous restions avec eux dans la lumière de la crèche et méditions sur le mystère de cette conduite de Dieu, il me semble que nous pouvons y pénétrer.

Ce mystère se développe en deux temps. Viendra le temps de la manifestation éclatante. Chacun de nous verra le Christ notre Dieu se dresser pour le juger; nous le verrons, terrible et miséricordieux, triomphant dans notre condamnation ou notre pardon, aussitôt après notre mort. L'humanité entière le verra dans sa gloire, quand il reviendra comme un éclair inattendu, pour le jugement final. Mais cela, c'est le terme! Jusque-là, lorsque notre Dieu vient, soit en sa personne incarnée, comme il fit il y a vingt siècles, soit dans les événements, qui sont tous providentiels, et par sa grâce, ce ne peut être que de la façon la plus subreptice.

Pourquoi cela ? Parce qu'il ne change pas encore la face du monde. Il se soumet à ses lois. Tant que le royaume des cieux demeure caché au plus secret des cœurs dans la foi, l'espérance et l'amour divin, son souverain, qui n'est pas de ce monde, se cache nécessairement aux yeux de quiconque juge selon les apparences de ce monde. Pour autant que nous jugeons selon le monde, comment pourrions-nous déceler la présence de celui qui n'est pas de ce monde ? Il se rend sensible aux cœurs purs. Bienheureux les cœurs purs! il n'y a qu'eux pour reconnaître Dieu.

C'est un mystère de foi, d'espérance et d'amour.

De foi, car le temps n'est pas encore venu de la vision, où nous connaîtrons Dieu comme lui-même se connaît. Maintenant, quand il se manifeste, comment pouvons-nous désirer qu'il se montre tel qu'il est pour nous, sinon comme infiniment énigmatique ? Une belle réussite humaine, ce ne serait pas Dieu!

Mystère d'espérance, car Dieu ne vient pas nous attacher davantage aux biens de la terre, quels qu'ils soient, si hauts qu'ils soient. Il vient éveiller ce merveilleux désir des biens éternels qui dort au fond de toutes les âmes, dont toutes les âmes prennent obscurément conscience, pour peu qu'elles s'ouvrent.

Cependant, nous nous disons : il doit y avoir moyen de pénétrer plus avant. Car enfin, nous acceptons cette hypothèse que Dieu ne change pas la face du monde, et alors nous comprenons que, se soumettant au régime actuel des choses, il faut bien qu'il s'y cache. Mais ne peut-on pas entendre pourquoi il ne la change pas ? Là est vraiment la question. Je crois, en effet, que nous pouvons l'entendre, et c'est un secret de l'amour divin.

Dieu nous aime tant! Il nous aime assez pour nous traiter tels que nous sommes. Nous sommes des êtres libres! Il ne nous contraint donc pas. Il ne s'impose pas à nous du dehors. Son apparition fulgurante s'imposera, mais c'est qu'il n'y aura plus alors qu'à recueillir les fruits de notre choix. Ils ne sont pas encore mûrs. Maintenant, c'est le temps qu'ils mûrissent; c'est le temps du choix, et Dieu n'en trouble pas les données.

Il nous aime tant qu'il nous respecte. Il ne s'adresse à aucun de nos intérêts. Il vise en nous ce qu'il y a de plus noble, notre générosité foncière. Il nous sait capables d'un véritable *don* de nous-mêmes. Il vient les mains vides et sollicite nos présents.

Il nous aime tant que ce qu'il vient nous demander, c'est notre amour. Ce n'est pas une soumission d'esclave, ce n'est pas un marché, par lequel il paierait notre service en nous accordant les avantages de la terre. Même ce que l'on appelle — et à bon droit — la « récompense » du ciel ne sera pas autre chose que l'épa-

nouissement, la satisfaction de notre amour pour lui, lequel, comme tout véritable amour, est gratuit. Aussi Notre-Seigneur, venant ici-bas amorcer cet amour, ne nous séduit-il par aucun des prestiges qui achètent les faveurs humaines, argent, honneurs, puissance, réussite quelle qu'elle soit, il ne parle qu'à nos cœurs, en ce qu'ils ont de plus tendre, de plus délicat — prenons garde : de plus facilement compromis par les duretés du monde et les nôtres. Il vient à nous comme un petit enfant.

Reconnaîtrons-nous enfin Notre-Seigneur, comme les mages, sous les plus pauvres apparences ? Depuis les abaissements de la crèche, il est caché. On peut dire qu'il sera plus caché encore, lorsque sa vie sera publique : on le contredira jusqu'à ce qu'élevé entre ciel et terre, aux yeux de tous, il connaisse l'occultation suprême, dans l'apparent oubli où le laissera Dieu. Et c'est alors, dans l'échec humainement le plus honteux et le plus ridicule, qu'il triomphera, qu'il accomplira la rédemption. Tout le monde verra la croix, verra les clous, verra couler le sang ; on entendra le cri désastreux : « Pourquoi m'avez-vous abandonné ? » mais la résurrection aura lieu en secret, au petit matin, de quelle manière furtive! Elle sera sur terre l'irruption de la gloire, il ne faut pas qu'elle embrase tout, sinon par l'amour. L'amour divin, ténèbre absolue pour le monde, est seul clair à la conscience pure, dans cet ordre où tout le reste est mystérieux. Tout, y compris notre engagement personnel. Les mages ne se doutent pas de la portée de leur mission; ils n'ont pas besoin de savoir qu'ils sont les premiers ambassadeurs des nations auprès du Christ-Roi. On en sait toujours assez pour témoigner ou refuser l'amour. Mais ce qu'on fait exactement, jus-

qu'où vont les actes, ce qu'ils représentent. quel personnage chacun de nous joue dans le drame, quel NOM [1] sera inscrit sur le petit caillou blanc que l'on sera stupéfait de lire en arrivant au ciel, on n'en sait rien. « Père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. » Ils en savent assez pour être pleinement coupables, et avoir besoin de pardon, et cependant, il est vrai de dire qu'ils ne savent pas CE QU'ILS FONT, l'infini retentissement de leur crime. La loi se vérifie en bien comme en mal, et le partage est fait selon que le cœur se donne ou se ferme.

Quand la vie est lourde, quand nous n'y comprenons plus rien, quand ce monde hagard et forcené nous angoisse, reconnaissons l'épreuve de l'amour. Dans le déchaînement de la haine, l'amour divin se cache pour tremper vigoureusement le nôtre. Les âmes de peu de foi qui se plaignent : nous ne méritions pas cela; s'il était Dieu permettrait-il des choses pareilles ! — attestent qu'elles ne comprennent pas le premier mot du christianisme et qu'elles méprisent leur propre dignité, cette dignité qui est dans le pouvoir de donner de l'amour. Plus est paradoxale la façon dont notre Dieu se manifeste, plus il nous croit capables d'aimer; il nous demande alors un amour fou.

*
* *

Une raison plus profonde encore de sa conduite nous

1. Je n'ignore pas que, selon l'exégèse commune (cf. Allo, *Apocalypse*, p. 30), le NOM nouveau dont il est question dans la lettre à l'Église de Pergame, Apo., II, 17, concerne « la gloire nouvelle des enfants de Dieu, qu'eux seuls peuvent voir et dont les non appelés n'ont aucun soupçon », ceci *dès cette terre*. Mais dans une méditation comme la nôtre, nous pouvons prendre ce passage en son sens anagogique, c'est-à-dire concernant la gloire de la vie céleste, où il est, théologiquement, plus exact encore.

apparaît dans la deuxième des manifestations que l'Église célèbre, le baptême du Christ, auquel le jour octaval de l'Épiphanie est plus particulièrement consacré.

Notre-Seigneur sort de sa retraite de Nazareth. Ce n'est pas pour se distinguer. Il se perd dans la foule des pécheurs qui vont demander au baptême de Jean le pardon de leurs fautes. Une telle démarche est de nature à le diminuer plutôt qu'à l'accréditer. Elle peut gravement tromper sur lui, qui est sans péché. Humilité, dit-on tout de suite. Oui, certes, et je vais y revenir. Mais l'humilité est vérité. Elle n'est pas le goût de l'abaissement pour l'abaissement, qui serait pervers.

Il y a à sa conduite beaucoup de raisons, dont la principale est qu'il vient instituer le baptême. Les actes du Christ sont éminemment des sacrements, c'est-à-dire des actions saintes qui signifient les réalités du salut, mais qui font plus que les représenter, qui les réalisent en nous. Sa naissance, par exemple, nous obtient des grâces de renaissance spirituelle; en obéissant à ses parents, il cause notre piété filiale; en travaillant, il nous permet de sanctifier notre travail. Malgré les progrès de ces dernières années, les chrétiens ne savent pas assez qu'en toutes choses le Christ est notre tête qui nous envoie son influx vital, dans les directions, si l'on peut dire, qu'indiquent les actes de sa vie terrestre. C'est même pour cela qu'il a voulu avoir une histoire, et exactement celle qu'il a eue, où tout nous concerne avec la valeur de principes dont nous dépendons. Il a d'avance joué nos rôles, nous méritant les grâces dont nous devions avoir besoin dans les situations où il nous voyait de loin, sanctifiant la vie humaine sous tous ses aspects. Aussi notre vie peut-elle expliciter, développer, faire fructifier, au gré des circonstances des temps qui changent, un peu de la plénitude qu'il totalise d'avance en lui et dont tous nous recevons.

Or en se soumettant au baptême, il lui donne, Dieu, valeur divine. Le baptême reçoit du Christ, par le fait que le Christ le reçoit, cette efficacité qu'il pourra exercer pour faire des chrétiens, dès que la Rédemption aura été accomplie à la croix. Faire des chrétiens! régénérer les âmes, ce qui est l'œuvre de l'Esprit-Saint, les incorporer au Christ, et donc les faire entrer dans la famille du Père céleste. Aussi voyons-nous intervenir lors de cette institution du baptême chrétien le Père et l'Esprit.

Notre-Seigneur y représente toute la race chrétienne. Il y est le premier-né de la multitude de frères. Comme la chrétienté naîtra de l'eau sainte, le voilà qui sanctifie l'eau en la recevant. Il est dans la posture et la disposition de tous ceux qui viendront au baptême et accompliront, comme il dit, toute justice. Il voit les cieux ouverts pour que le baptême nous les ouvre. Il entend la voix du Père qui le proclame pour nous son Fils, son Fils par nature, afin que nous sachions qu'en nous identifiant avec lui comme fait le baptême, nous devenons les fils d'adoption. Et l'Esprit descend sur lui comme il nous est dit, au début de la Genèse, qu'il planait sur les eaux primordiales : elles reçoivent maintenant leur fécondité surnaturelle. La colombe descendant sur le Christ nous désigne le véritable et l'unique Baptiseur, celui qui baptise dans l'Esprit-Saint; le Baptiste n'en pouvait être que le Précurseur, car il n'y a de baptême que par sa vertu, son efficace.

Tel est le grand mystère qui s'accomplit. *Mystère d'opération divine.* Il est normal que quelques assistants en soient témoins. Mais après tout peu importe, puisque nous avons le témoignage des évangélistes. Peu importe ce qui apparaît. L'essentiel, c'est la réalité de cette opération surnaturelle. Le principal témoin, saint Jean-Baptiste, ne semble pas en avoir pleine conscience. En

tous cas, il n'est pas au fait pendant qu'il en est l'instrument. Il avoue peu après, comme nous le rapporte l'évangéliste saint Jean, qu'il n'a pas reconnu d'abord le Messie; il ne comprend qu'au moment où le baptême est accompli, lorsque la colombe lui apparaît. Trait bien précieux, car il nous indique que son exclamation, lorsqu'il a vu Jésus lui demander le baptême (« C'est Vous qui devriez me baptiser! ») n'avait pas, dans son intention claire, tout le sens que nous sommes tentés d'y mettre; nous qui savons la plénitude du mystère, tout le sens qui s'y trouve mystiquement. Tant est d'une réalisation constante la loi que nous signalions tout à l'heure, de la portée de nos actes infiniment plus grande que notre connaissance et notre intention! Au moment même où il voit la colombe, il ne comprend sans doute pas pleinement, puisque bientôt, dans sa prison, il aura des doutes et enverra des disciples à Jésus, lui demandant s'il est bien celui qui devait venir. Tant l'action voilée de Jésus paraissait étrange, même au Précurseur! Comprit-il toute la réalité du baptême chrétien qui succédait au sien, et tout ce qui croissait par sa diminution ? Sans doute non, car l'Église ne récite pas le *Credo* à sa messe; il est plutôt le dernier saint de l'Ancien Testament que le premier du Nouveau. Les évangélistes saint Marc et saint Matthieu précisent que c'est à Jésus que les cieux parurent ouverts, et l'exégèse, confrontant de près les textes, arrive à cette conclusion que la descente de l'Esprit, la voix du Père, perceptibles assurément à l'imagination, non pas aux yeux et à l'oreille du corps, ne le furent que pour quelques privilégiés. Ainsi cette manifestation du baptême, tellement plus éclatante que celle des mages, ne l'est comme elle que dans la foi. Peu importent les dehors! Ce qui compte, c'est ce pouvoir formidable que le Christ acquiert aux hom-

mes et leur transmettra comme une institution perpétuelle après sa passion et sa résurrection, ce pouvoir que saint Jean a tant de hâte d'annoncer dès le début de son évangile : « Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. »

Nous sentons alors combien il est admirable que ce mystère soit ainsi voilé. L'avènement à la vie divine qui nous est accordé est l'œuvre de Dieu. Et il n'est en rien un droit, il est une faveur dont nous sommes indignes. Ainsi le Christ, qui est Dieu, mais qui est parfaitement homme, et qui est baptisé en tant qu'il est l'Homme par excellence, le Fils de l'Homme, se présente-t-il au baptême avec cette humilité, cette obéissance, cette gratitude qui font la disposition de la créature devant la générosité du créateur. Il s'incline, il s'efface, il se cache, parce que c'est à Dieu d'opérer.

Le mystère se poursuit de lui à nous. Ses actions se prolongent jusqu'à la fin des siècles par ses sacrements, où le paradoxe se renouvelle : la grâce nous est donnée au moyen de signes, parce que nous sommes sensibles, mais comme ils satisfont mal notre sensibilité! Un peu de pain qui ne nourrit guère le corps et qui n'a pas de goût, — un peu d'eau qu'on fait couler sur le front, — et l'on ne sent pas la grâce. Plus sont substantielles les réalités du Christ, plus pauvres leurs manifestations. Les cérémonies qui entourent les sacrements sont plus belles que les rites des sacrements eux-mêmes. Elles parlent davantage à notre imagination, à notre intelligence rationnelle elle-même, à notre cœur pour autant qu'il est humain, et dans ces sacrements, il nous faut appeler *réalités* ce qui ne paraît pas du tout, *apparences* ce que nous constatons très bien.

Si tout à l'heure nous trouvions une explication au silence de Dieu dans les exigences mêmes de notre foi,

de notre espérance et surtout de notre amour, voici que nous sommes amenés à voir plus profond que la vie de ces vertus, — pourtant si mystérieuses, ayant pour objet le Dieu caché. Plus radicalement qu'elles, il s'agit pour le chrétien de comprendre que l'essentiel, c'est l'opération de Dieu. La vie humaine a deux faces, l'une qui est tournée du côté de ceux qui y assistent et de celui-là même qui la vit, et c'est l'envers, vilain comme l'envers d'une tapisserie. Mais l'autre côté, le seul qui compte, est tourné vers Dieu. Si nous sommes fidèles, ce côté-ci est certainement admirable. Car nous agissons alors comme le tapissier qui se conforme de point en point, c'est le cas de le dire, au carton que lui a remis un grand maître. Faisons au mieux notre tâche, et peu importe la joie ou la tristesse, peu importe la façon dont on juge et dont nous mêmes nous jugeons l'envers de nos ouvrages, peu importe ce qui paraît succès ou échec, l'impression que Dieu est présent ou qu'il s'éloigne, qu'il bénit ou qu'il reprouve. Il n'y a qu'à reprendre cœur à l'ouvrage, et cela est toujours possible, car il ne s'agit que de donner de l'amour, et si pour le donner il faut faire pénitence, les peines de la vie sont là qui s'offrent comme matière. Leurs obstacles deviennent des aides. Nous reprenons notre métier d'enfants de Dieu, et une œuvre impérissable se tisse, puisque opère la force du Père, du Fils et de l'Esprit, captée par notre pauvre bonne volonté.

*
* *

Puissé-je moi-même tisser solidement ici nos réflexions. Reprenons le fil. Pourquoi Dieu demeure-t-il tellement caché dans les événements qui paraissent livrés aux rencontres du hasard et à l'enchaînement fatal des

causes ? Il n'a pas besoin, avons-nous répondu, de se manifester beaucoup pour se faire reconnaître des cœurs purs; un éclat trop violent contraindrait leur amour; il leur offre juste assez d'amorce pour éveiller cet amour, dans la foi et l'espérance. Ainsi s'accomplit son œuvre invisible, invisible parce qu'elle est bien sienne. Nous n'épuiserons pas ce mystère, mais nous en contemplerons un aspect essentiel et, si je puis dire, la pointe la plus extrême, en remarquant le rapport nécessaire qui existe entre la manifestation de Dieu et la croix. Ce rapport apparaîtra selon la gradation admirable qui existe de l'un à l'autre des trois épisodes de l'Épiphanie : l'adoration des mages, le baptême du Christ et les noces de Cana.

Lorsque le Christ vient parmi les siens, les siens ne le reçoivent pas. Le monde tel qu'il est, corrompu par toutes les concupiscences, est dérangé par sa venue. Le monde n'en veut pas. Sa réaction n'est pas celle des mages, c'est celle d'Hérode. Le monde est en nous. Quand nous nous plaignons de ce que Dieu se cache, nous ne savons pas ce que nous demandons. S'il se montrait davantage, serions-nous capables de le recevoir ? C'est par une profonde miséricorde envers nous qu'il vient faire son œuvre d'une façon tellement imperceptible. Tels que sont nos cœurs, attachés à leurs complaisances, ils se détourneraient de lui avec colère.

L'Église en sa liturgie s'écrie le jour de l'Épiphanie : « Impie Hérode, que crains-tu donc du Christ qui vient ? Il n'enlève pas les royaumes périssables celui qui donne les royaumes du ciel. » N'importe! Les royaumes périssables craignent trop de périr, si peu que le Roi du ciel se montre. Les effets les plus clairs de la visite des mages sont la fuite en Égypte et le massacre des innocents. Telle est la réaction du monde. De deux choses

l'une : ou bien il ne veut pas d'un royaume qui n'est pas « de ce monde », ce qui ne vient pas de lui, ce qui ne tend pas à son exaltation ne l'intéresse pas, il ne veut pas des histoires de l'autre monde, — ou bien il a peur que ses propres biens lui soient enlevés; de toutes façons, la venue de Dieu exaspère ses attaches. Pauvreté du cœur, recherche du royaume de Dieu et de sa justice : exigences insupportables.

La lumière divine éclaire toujours en nous des recoins encombrés et sales qu'il est dur de mettre en ordre. La moindre bonne pensée demande toujours quelque sacrifice. Au maximum, une vocation est un sacrifice total (et chacun de nous a sa vocation particulière). Saint Paul est formel : « Il est impossible de vivre pieusement dans le Christ Jésus sans souffrir persécution »; quand nous n'avons pas les persécutions extérieures — qui ne manquent pas aux enfants de Dieu, parmi les fils des ténèbres —, nous connaissons au moins celles de nos passions que nous n'acceptons plus de suivre. Aussitôt après son baptême, Notre-Seigneur est tenté au désert : proportionnellement à ses manifestations, toujours l'épreuve suit. Nous autres baptisés sommes à son régime; saint Paul encore nous le rappelle : « Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ Jésus, ignorez-vous donc que c'est dans sa mort que le baptême vous a fait entrer ? » Il exige la mort de nos passions mauvaises, la résistance aux tentations, et c'est toujours la croix.

Telle est également la leçon que nous recevons à Cana. Il y a, ai-je dit, un progrès de l'une à l'autre des manifestations du Christ, et ce progrès se traduit par une croix de plus en plus intime et douloureuse.

A la crèche, la divinité de Notre-Seigneur demeure tout à fait cachée et paraît inactive; lors du baptême, c'est Dieu le Père qui la proclame à quelques privilégiés.

Aux noces de Cana, elle se manifeste enfin par un miracle. Voilà que pour la première fois, nous dit saint Jean, le Christ montre aux yeux son empire sur les êtres, voilà qu'il commence son ministère divin. C'est dire qu'il affronte les épreuves, non seulement les fatigues et toutes les peines qui iront jusqu'au supplice de la croix, mais, bien plus profond, voici que commence cette lutte de la lumière et des ténèbres, du Verbe de Dieu et des puissances du mal; il va aux hommes, c'est-à-dire qu'il affronte l'incompréhension, la trahison, qu'il va éveiller tout ce qu'il y a de plus affreux dans les cœurs, durcir irrésistiblement ce qui sans sa venue demeurerait encore mollement indécis et comme « sans péché ».

Aussi ne nous étonnons pas que se produise, à Cana même, un cruel déchirement. O blessure trop secrète d'un glaive qui n'est pas compté parmi les sept dont l'Église nous montre déchiré le cœur de Marie, mais qui sans doute les contient tous. La prière de Marie avance l'heure de la manifestation. Lorsque Jésus dit : « Mon heure », en saint Jean, il parle toujours de sa croix. Sans doute ici le sens immédiat est-il plus simple et pense-t-il au début de son ministère, mais comment donc ce seul cas ferait-il exception et Jésus ne montrerait-il pas à sa mère la croix dans la perspective — alors surtout qu'elle apparaît si distinctement au cœur chrétien? Marie sait bien qu'en sollicitant de lui le miracle elle l'invite à se séparer d'elle. Désormais, il est perdu pour elle. Elle disparaît de l'Évangile. Ou plutôt, elle y reparaîtra, pour être repoussée par son Fils, à la porte de la synagogue, lorsque avec les « frères » de Jésus elle viendra pour tenter de le reconquérir. Repoussée, remarquons-le, par une parole dont l'apparente dureté manifeste la plus douce intimité de la Mère et du Fils, car qui donc écoutait mieux la Parole divine et faisait plus

fidèlement la volonté du Père céleste ? Ils ne se retrouveront plus qu'à la croix.

Ainsi le progrès de la manifestation divine en ce monde pécheur est nécessairement un progrès de la croix. Car le christianisme n'est pas seulement un retournement, il est un *engagement* du converti, dans le monde, à l'envers. Il *l'engage* dans une lutte avec ce « monde », qui n'est que concupiscence des yeux, concupiscence de la chair et orgueil de la vie, ce monde qui est tel en chacun de nous. Il ne s'agit pas de contempler les merveilles de Dieu, d'admirer sa doctrine, d'être ravis par sa parole — « Personne ne parle comme cet homme! » — sa manifestation n'est pas un spectacle. Voir Dieu ne fera notre béatitude qu'au ciel. Ici-bas, voir Dieu, c'est partir en lutte contre le mal. Il s'agit de *faire* la vérité. Le voir petit enfant dans sa crèche, c'est mépriser comme lui les biens périssables, sacrifier au royaume des cieux tout ce qu'il nous demande de sacrifier, et nous ne pouvons pas lui apporter l'or de notre amour, l'encens de nos prières, sans y joindre la myrrhe de nos peines courageusement offertes. Le voir comme le Fils de Dieu en qui le Père céleste nous adopte, ce n'est *vrai* que si nous surmontons les tentations en enfants de Dieu. Le voir enfin comme le Tout-Puissant qui vient avec miséricorde subvenir à nos besoins, c'est être entraînés à notre tour dans le jeu de sa miséricorde, cela nous oblige à continuer envers ceux qu'il met sur notre route son œuvre rédemptrice, et cela surtout est crucifiant.

Ne nous étonnons donc pas qu'il ménage notre faiblesse. C'est la merveille de miséricorde des sacrements qu'ils accomplissent en nous d'une façon tellement voilée le salut, qui serait aussi effroyable en chacun de nous que dans le Christ, s'il fallait que notre coopéra-

tion consciente lui fût proportionnée. Mais Dieu ne nous sauve pas sans nous. Son amour créateur nous veut auteurs de nos vies, son bon plaisir magnifique attise notre liberté, autant que sa causalité nous meut. Il faut donc qu'il se manifeste à nous, et ce n'est pas en tempête, c'est dans la brise imperceptible qui le faisait entrevoir à Moïse « par derrière », *après* son passage. C'en est encore trop pour notre faiblesse, et désormais la tempête est en nous.

Il nous apporte la croix. La croix nous l'apporte. Une perspective nouvelle s'ouvre, où nous ne nous engagerons pas aujourd'hui. Les peines qui sont entrées en ce monde par le péché font dire au monde pécheur que Dieu se cache, mais l'enfant de Dieu sait que plus filialement il les accepte, plus Dieu s'y manifeste à lui d'une façon dont on peut aussi bien dire qu'elle est de plus en plus obscure ou de plus en plus claire. Par la pauvreté en esprit, nous accédons aux richesses du royaume, par l'exercice crucifiant de la miséricorde, nous recevons nous-mêmes miséricorde, par les persécutions c'est encore le royaume que nous conquérons, et de croix en croix, notre âme avance dans les profondeurs de Dieu, jusqu'à la grande manifestation qui sera au plein jour de l'éternité.

fr. Pie-Raymond Régamey, O. P.

Les étapes de la simplicité

I. — Le réalisme

La recherche d'un certain art de simplifier la vie, qui est au premier plan des grandes inquiétudes humaines, figure aussi parmi les principales démarches de la vie, de l'inquiétude chrétienne. On la retrouve à tous ses degrés, chez les commençants, chez les progressants, même chez les « parfaits », qui ne peuvent se flatter d'échapper ici-bas à toute multiplicité. Elle s'apaise et somnole tant que le cours extérieur de l'existence n'est pas trop agité. Elle s'exaspère quand il se trouble. Elle peut atteindre à l'angoisse dans les heures de complication violente, dangereuse, dramatique, comme celles que nous vivons depuis que la guerre a fini par sortir des coulisses et occupe la scène du monde, depuis la *déclaration* de la guerre.

Ce n'est pas cependant ce dernier cas qui nous retiendra particulièrement; nous considérerons le problème de la simplification chrétienne de la vie dans sa généralité et, supposant établies ses conditions négatives — la lutte, par exemple, contre l'orgueil, l'égoïsme, la paresse, l'agitation ou cette dangereuse caricature de la simplicité qui se nomme le simplisme — nous pensons en trouver la première condition positive dans ce qu'on peut appeler le *réalisme*, c'est-à-dire une disposition de l'âme à accepter les données de l'existence, telles

qu'elles sont, et à s'adapter à leurs changements éventuels.

Ainsi rejoindrons-nous, sur le plan des choses et des actes, ce que dit saint Thomas, dans l'ordre des idées, de la vertu intellectuelle de simplicité qui est, négativement, une absence de duplicité et, positivement, l'équivalent de ce « oui et non » dont parle l'Écriture. Il y a de même une certaine attitude de docilité en face du réel, un certain sens de l'adaptation, une certaine souplesse en présence des conditions de notre vie, sans quoi l'œuvre d'une simplification chrétienne de cette vie devient impossible.

* * *

On méconnaît étrangement, il est vrai, cette espèce de loyauté de l'action qui est pourtant une des formes de la vertu de prudence. On se construit une représentation de vie qui répond beaucoup plus à ce qu'on voudrait être qu'à ce qu'on est. On ne cesse, plus ou moins consciemment, d'écarter le miroir trop fidèle dans lequel Dieu nous offre la possibilité de nous reconnaître tels que nous sommes.

Il y a, sans doute, l'incontestable générosité avec laquelle des âmes, en grand nombre, renoncent à leur jugement propre en prenant un confesseur, un directeur, ou encore décident de suivre une retraite, et personne n'a le droit de négliger ce qui compte, en effet, parmi les plus belles preuves du courage humain et de certains triomphes de la grâce, mais enfin il sera bien permis de faire remarquer qu'en pareil cas on a coutume de choisir le directeur ou la maison de retraite, et l'expérience prouve que lorsque le directeur s'avise d'être par trop impartial, lorsque la retraite menace de faire apparaître sur l'écran de la conscience un visage trop ressemblant,

il n'est pas tellement rare d'enregistrer une dérobade plus ou moins camouflée.

On trouve un autre signe de cette répugnance — bien naturelle d'ailleurs — au réalisme intégral du jugement, dans la colère que vous ne manquez guère de déchaîner chez certaines âmes si vous leur proposez de les soumettre à certains critères, élémentaires cependant, de psychologie pratique. On peut parler avec quelque objectivité, maintenant, de l'aventure freudienne; et on peut se demander si la réaction indignée qui se manifesta au début dans le monde dévot fut aussi vertueuse qu'elle voulait bien le paraître. Il y eut alors, certes, la réaction parfaitement saine de la pudeur, celle aussi du bon sens, celle enfin — elle vint la dernière... — de l'intelligence avec la mise au point qu'elle entreprit et qui paraît toucher à son terme, mais n'y eut-il pas aussi la peur de se voir rouler en bas d'un piédestal sur lequel on s'était humblement, mais résolument hissé ?

Une autre peur est celle qui se manifeste dans certaines réactions antinaturalistes qui pourraient bien cacher, elles aussi, une exploitation intéressée du véritable surnaturalisme. Car, sans l'avouer, on en veut à tout ce qui fait mine de réduire à leurs proportions exactes, parfois si terrestres, si prosaïques, des tendances que nous idéalisons sans vergogne, afin d'être ennoblis à nos propres yeux.

Voilà sans doute qui soulève un problème délicat, et l'on ne voudrait pas jeter le trouble dans les consciences. Mais enfin, il sera bien permis d'apporter le témoignage de ceux dont c'est le métier d'arracher des masques; tous vous le déclareront : il y a très peu d'âmes assez courageuses pour se regarder elles-mêmes, en face, telles qu'elles sont. C'est, du reste, — soit dit en passant, — de quoi nous faire entrevoir quelque chose de l'horreur

implacable du jugement de l'âme après la mort, ce suprême triomphe du réel sur l'illusoire...

On peut penser cependant avec la tradition unanime des maîtres de la spiritualité chrétienne que tout effort de réalisme, si pénible qu'il paraisse au commencement, trouve sa récompense, dès ici-bas, dans une certaine joie, celle de se sentir en accord avec la vérité, et aussi dans une remarquable sécurité. Car on ne saurait trop insister sur ce point : la plupart de nos échecs s'expliquent par une erreur de visée. Il ne suffit pas, en effet, de ne pas se tromper sur le but pour l'atteindre; il faut encore établir et maintenir un rapport exact entre lui et nous; il faut infléchir docilement l'action selon les modifications subjectives qui peuvent survenir.

Un ajustage continuel, non seulement à ce que nous devons faire, mais encore à ce que nous pouvons faire, voilà un des plus grands secrets, le grand secret peut-être, de la simplicité chrétienne.

La petite Sœur Thérèse mérite ici d'être citée en exemple. On n'a peut-être pas assez remarqué qu'au départ de son ascension prodigieuse et de cette extraordinaire trouvaille de la « petite voie » — une date dans l'histoire des méthodes spirituelles... —, il y eut un effort de loyauté absolue, une volonté de réalisme sans faiblesse dans l'examen de ses ressources propres. « J'ai constaté, dit-elle, lorsque je me suis comparée aux saints, qu'il existe entre eux et moi la même différence que nous voyons dans la nature entre une montagne et le grain de sable... » Ainsi prend-elle conscience de ses limites. Elle n'est qu'une enfant impuissante et faible. « Me grandir, ajoute-t-elle, c'est impossible. Je dois me supporter telle que je suis, avec mes imperfections sans nombre... » Elle en conclut que si elle doit devenir une sainte — et elle le doit, en effet, c'est la vocation com-

mune à toute âme chrétienne, même si elle n'est qu'une « petite âme » —, elle n'y parviendra, elle, qu'on suivant une voie particulière, une spiritualité de petitesse à laquelle elle fera rendre le maximum à force, non pas de force, mais de finesse et d'une certaine ruse de petite fille. D'autres se sanctifieront par le labeur théologique, ou par le travail manuel, ou par les mortifications violentes. C'est leur affaire, ou plutôt celle de Dieu qui les orienta dans ce sens. La « petite » Thérèse se perdrait, elle, à vouloir les suivre. Et voilà comment sa vie se trouva définitivement simplifiée, non seulement parce qu'elle était, dès lors, ramenée toute à un seul point de vue, mais aussi parce que ce point de vue était intégralement vrai, jusqu'à se prêter aux changements commandés par les circonstances. Autre chose, en effet, la sanctification d'un petit enfant bien portant, autre chose celle d'un petit enfant malade. C'est merveille de voir avec quelle intelligence Sœur Thérèse sut s'adapter à ces différents états, au lieu de faire comme tant d'autres âmes qui s'acharnent à nier le réel et qui compliquent par là, cruellement, leur vie morale; car comment pourraient-elles éviter de se heurter à des impasses et de ne s'en dégager ensuite que déçues, meurtries, fatiguées ?... « A chaque jour suffit sa peine », dit le Seigneur. Encore faut-il que ce soit juste la peine prévue par lui pour ce jour-là. Il ne garantit rien pour la peine qu'il nous arrive, arbitrairement, de lui ajouter.

Il est vrai qu'il sait aussi à quel point le réalisme parfait de l'action est difficile à pratiquer.

Mettons en effet les choses au mieux et supposons qu'un chrétien ait pris cette résolution éminemment sage et simplifiante : « Mon Dieu, je veux tout ce que vous voulez et rien d'autre, je veux donc marcher à votre pas, j'accepte de changer de route quand vous le

déciderez ainsi, je ne veux plus être que consentement à votre bon plaisir... » Croit-on qu'au moment de prouver sa sincérité, il n'éprouvera pas de résistance ? Ah! comme tout change à l'intérieur de l'âme quand les circonstances de la vie viennent à changer! C'est comme l'arrivée d'un orage en montagne : en un clin d'œil, dans l'obscurité qui s'étend sur les choses, le vent qui siffle et qui hurle, tout devient hostile; il n'y a plus qu'un désert de rochers où les difficultés prennent des proportions effrayantes. Ainsi en est-il quand la nuit et la foudre s'abattent sur une âme. S'il y a une différence, c'est que les orages de la vie spirituelle sont souvent cachés aux autres yeux et qu'on n'a même pas la ressource de crier : Voyez dans quelle tempête je suis emporté... Il faut vivre seul dans sa bourrasque.

C'est alors, pour le coup, qu'il convient d'être réaliste. Gémir sur l'azur disparu ? Appeler rageusement son retour ? Tactiques vaines. Une seule est sage : prendre conscience, en toute lucidité, de notre condition misérable, dangereuse peut-être même, mesurer la force du vent, éprouver la solidité de nos prises et déployer le maximum d'énergie intelligente, non pas précisément pour *nous en tirer*, — cela ne regarde que Dieu, qui nous « en tirera » quand il voudra, à supposer qu'il le veuille..., — mais pour *en tirer* le meilleur parti.

Nous venons d'employer un mot qui étonnera peut-être. Accepter les conditions parfois *dangereuses* de notre vie, est une chose qu'on n'admet pas volontiers. Dans un récit de voyage, écrit au XVIII[e] siècle, un Anglais notait très sérieusement : « J'aimerais beaucoup les Alpes s'il n'y avait pas les montagnes. » Il y a un certain nombre de chrétiens qui sont également naïfs. On accepterait, à la rigueur, de souffrir, mais il faudrait que ce fût en toute sécurité. On consentirait à passer par

des épreuves, pourvu qu'elles ne fussent pas en même temps des tentations. On voudrait des croix sans risques. C'est montrer bien de l'exigence et peu de raison. Il n'y a pas de condition de vie, soyons-en persuadés, où l'on soit dispensé du combat spirituel et ce fut, de le croire, une des plus graves erreurs du quiétisme. Même si Dieu nous fait l'honneur de nous donner à porter un peu de la croix de son Fils Jésus-Christ, nous ne sommes pas relevés par cela seul du devoir de défendre notre bien — je veux dire : notre charité, qui est parfois menacée, d'une certaine manière, par cette croix elle-même. Ce n'est pas un paradoxe. La souffrance n'est pas loin, quelquefois, du désespoir; pour peu qu'elle se prolonge, elle constitue une guerre des nerfs où plus d'un a succombé; elle est toujours une tentation contre la vertu de force, sans parler des cas où elle compromet, plus ou moins directement, d'autres vertus, comme la tempérance. C'est assurément une prière bien étourdie, celle qui demande des croix sans tenir compte de la réalité que nous venons de dire. C'est aussi une attitude bien imprudente, celle du malade, par exemple, qui se croit dispensé par sa maladie de toute vigilance morale. Ce qui est vrai et que le réalisme chrétien commande, c'est que l'on doit alors continuer en malade, et de cette manière spéciale qui convient à telle maladie, le combat spirituel.

Veut-on un autre exemple de cette souplesse nécessaire? On le trouvera dans des régions non pas extraordinaires, mais un peu plus élevées de la vie spirituelle. Supposons une âme qui a dépassé l'âge et les maladresses et les chutes des commençants, et qui a contracté la merveilleuse habitude de se conduire principalement, presque exclusivement, par le sentiment de la présence de Dieu. Et on nous permettra d'ouvrir ici une

parenthèse pour dire à quel point cela est capable de simplifier une vie. Au lieu de se référer à des conclusions laborieusement établies ou puisées dans les livres, le chrétien dont nous parlons n'a qu'à consulter son cœur; simplement, il fait ce qui lui semble réjouir l'Ami divin. Il en est de cette âme comme d'une jeune épouse qui ne s'embarrasse guère de raisonnements pour régler sa conduite au foyer, mais qui n'a qu'à interroger la pierre de touche de son amour. Comme, cependant, cet amour humain n'a pas coutume de brûler toujours de même sorte et de rendre les mêmes infaillibles oracles, mais il doit peu à peu céder la place à la réflexion et à la vertu raisonnable, ainsi, quand le sentiment de la présence de Dieu vient à disparaître, convient-il de recommencer à se conduire par les seules lumières de la foi et de la prudence, ce qui est, d'ailleurs, le régime normal du chrétien. Il faut apprendre, de nouveau, à se tenir à un simple raisonnement qui ne peut manquer de paraître, surtout après l'expérience fervente qui l'a précédé, terriblement froid, insipide, débile...

C'est un grand signe de perfection dans une âme quand elle sait se plier aux changements de climat. Malheureusement, il faut le dire aussi, rien n'est plus rare que cette souplesse, et si on demandait pourquoi, il serait trop facile de répondre que c'est à cause de la rareté même de l'humilité. L'humilité et la souplesse vont toujours ensemble. Ensemble aussi, la raideur et l'orgueil.

Il y aurait beaucoup à dire, justement, des diverses formes que prend la raideur dans l'esprit, la volonté ou la sensibilité. En voici une à laquelle on fait peut-être moins attention et qui consiste à ne pas avouer que l'on souffre. On se compose ainsi une joie artificielle qui peut

compliquer beaucoup la vie, ne serait-ce qu'en rendant plus difficile la tâche de ceux qui ont mission de l'orienter, et qui, en tout cas, représente une véritable duplicité intérieure. Quelle doit être alors l'attitude du réalisme chrétien ? Encore une fois, nous répondons : une attitude de souplesse. Il faut d'abord avouer et accepter. A certaines âmes, on a envie de dire comme aux enfants : Pleure, mon petit..., et c'est, n'est-ce pas, une chose si belle que de voir revenir la sérénité, la simplicité, dans ces beaux yeux transparents où brille encore une larme. Il faut ensuite tâcher de ne pas dépasser les proportions réelles de notre détresse. Avoue, pauvre âme, que tu es malheureuse; mais ne dis pas que tu l'es entièrement. Tu es chrétienne et la petite espérance luit toujours en veilleuse...

L'égalité d'humeur n'est réaliste, en somme, que lorsqu'elle répond à une certaine forme privilégiée de tempérament naturel, ou dans le cas, probablement chimérique, où Dieu voudrait qu'une âme vécût toujours dans le même climat tempéré. La plupart du temps, ce qui est réaliste, c'est la docilité de l'humeur, la malléabilité de la volonté, un certain opportunisme de l'assentiment.

C'est enfin, et voilà bien le dernier mot de toute l'affaire, l'abandon absolu à Dieu. Thérèse de Lisieux disait : « C'est ce qu'il *fait* que j'aime. »

II. — L'art de s'engager

Il faut l'avouer, la simplification d'une vie humaine et chrétienne ne peut se faire qu'en avant et suppose une volonté invariablement tendue vers l' « unique nécessaire », la possession de Dieu toujours plus connu et mieux aimé. Aussi, la souplesse dont nous venons de

parler, nous n'entendons nullement la confondre avec la mollesse. Elle ressemblerait plutôt à ce qu'on appelle, dans le langage du sport, ou de certains arts, le style, c'est-à-dire une harmonie des gestes où l'intelligence et la force interviennent à parties égales. C'est sur le second élément, la vigueur de nos vouloirs, que nous allons, maintenant, insister.

*
* *

Commençons par affirmer que c'est le repos qui complique et l'effort qui simplifie.

Voilà, sans doute, qui a l'air de s'inscrire en faux contre l'opinion commune et même contre l'enseignement des meilleurs livres spirituels. On lit, par exemple, sous la plume du P. Grou : « L'activité engendre la multiplicité et le repos conduit à l'unité »; mais, si nous y regardons de près, nous voyons que l' « activité » dont on parle ici n'est autre que l'agitation, c'est-à-dire une activité désorientée et déréglée ; d'autre part, le repos dont on fait l'éloge n'est autre que celui de la charité, et la charité, il ne faut pas l'oublier, est une perfection de la volonté, c'est une flamme. Que pourrait bien être le repos d'une flamme, sinon de flamber ? Quelle alternative pourrait-il bien rester à un feu, hors celle de brûler ou de s'éteindre ? On n'est donc en désaccord avec aucun mystique quand on avance que le repos divise et que l'effort unifie. En dépit de la différence des mots, on exprime la même réalité, celle qui s'impose à quiconque veut bien réfléchir non seulement sur des problèmes abstraits de psychologie humaine, mais encore sur des exemples vivants de pratique chrétienne, à savoir qu'il y a une certaine manière de déployer les forces de l'âme qui simplifie cette âme, une action qui est un re-

pos. Ce serait, en tout cas, une erreur qualifiée de mettre le repos dans l'inaction. Cela n'est pas humain, puisque, redisons-le, nous sommes des êtres d'avenir, des êtres destinés, des êtres en marche; nous ne pouvons nous « reposer », c'est-à-dire nous complaire dans un sentiment de conformité à notre idéal, que si nous prenons conscience de la concentration de nos forces sur le but à atteindre. C'est cela, la véritable paix de l'âme humaine; non pas le relâchement de ses énergies, mais le sentiment de son harmonie intérieure, en attendant la sécurité suprême qui viendra avec la possession du Bien infini. Et même alors, alors moins que jamais, le « repos éternel » ne saura se confondre avec une inertie éternelle. Bien au contraire, le point de vue surnaturel et chrétien s'ajoute ici au point de vue humain pour nous en donner une idée pleine de dynamisme.

Nous serions sincèrement heureux si nous pouvions en ce moment ébranler un peu, chez certains, la conception étrange qu'ils se font de l'au-delà qui les attend. Ils se voient plus ou moins ressemblants à ces spectres lamentables de nos légendes paysannes où à ces larves gémissantes de la mythologie antique; tout au plus imaginent-ils le ciel sur le modèle d'une réunion pieuse et quelque peu somnolente. Il est difficile de se tromper davantage. L'épanouissement au plus haut degré de la force humaine dans l'éclat d'une jeunesse incessamment renouvelée et qui détient la formidable certitude de ne jamais plus courir le risque de céder à la vieillesse, l'accomplissement du rêve de Faust, mais purifié, sublimé, dilaté à l'infini, voilà quelle est l'idée juste de la vie éternelle et à partir de quoi il convient de juger les différents degrés dans lesquels se réalise la simplicité de la vie humaine.

Le purgatoire est sans doute un lieu de souffrances et

de larmes; mais ces larmes, comme on se trompe sur leur véritable nature! Beaucoup moins que de regret et d'accablement, elles sont des larmes de désir, de fièvre, d'amour ardent, l'expression de la passion encore bridée et meurtrie qui précipite ces pauvres mais saintes âmes au-devant de leur Bien-Aimé. Qui dira l'extrême simplicité d'une vie qui n'est plus que l'exaspération croissante d'un seul vœu ! Comme chaque regard sur leurs fautes, au lieu de les plonger dans je ne sais quelle prostration, les jette dans la flamme purifiante, ou plus exactement, à travers cette flamme, vers le Dieu dont elle les rapproche! Ah! la merveilleuse image de ce qu'est essentiellement, de ce que devrait être, en pratique, toute pénitence, toute purification chrétienne : une reprise de la vie sur la mort, une offensive, une conquête. On ne peut s'empêcher d'en vouloir à une certaine littérature, à une certaine musique aussi, qui usent, pour parler du purgatoire, d'accents trop pitoyables. Une complainte ne convient pas pour traduire ce qui est assurément une grande torture, mais qui est aussi un paroxysme d'amour.

C'est un peu au-dessous, mais dans la même ligne, que nous devons placer la simplification de notre charité de pèlerin, et c'est, d'ailleurs, un exemple de ce genre que nous a donné notre Maître.

« Ma nourriture, disait-il à son Père, c'est que je fasse votre volonté. » Sur la croix, c'était tout son breuvage. Aussi, comme il paraît *un*, à mesure qu'il se donne ! Comme sa conduite devient, pour ainsi dire, intelligible, dès que l'on rattache ses gestes à ce premier geste intérieur d'offrande qu'il exprimait en disant : « Me voici, Père, je viens pour faire ta volonté. » « C'est en vertu de cette volonté, écrit saint Paul, que nous sommes sanctifiés, par l'oblation que Jésus-Christ a faite

une fois pour toutes, de son propre corps. » Si les apôtres ont cessé de le comprendre au moment de la Passion, c'est qu'ils se refusèrent à admettre qu'il pût aller jusqu'au bout d'un tel engagement et aimât le monde jusqu'à un tel excès, « *in finem...* ». Ne craignons pas de le répéter, notre Christ se définit par le don de soi, il est par excellence Celui qui s'est livré, et avec une telle plénitude, dès le premier instant, qu'il lui est devenu impossible de se reprendre. Or, si on ne peut dire qu'il ait, par là, évité la souffrance — elle faisait partie, au contraire, de l'enjeu accepté — du moins doit-on reconnaître qu'ainsi il évita la division du cœur. La vie intérieure de Jésus-Christ fut simple, parce qu'elle était toute engagée dans la Rédemption, et non pas parce qu'elle aurait plané au-dessus des difficultés. Certes, si quelqu'un vérifia jamais par ses actes ce que nous disions tout à l'heure du repos de la charité, de la paix de la flamme, c'est bien Celui qui proclamait : « Je n'ai qu'un désir : incendier la terre. »

Voilà une grande leçon. La vie est compliquée, dans la mesure où nous mesurons notre élan. Elle se simplifie dans la mesure où nous la vivons à plein, c'est-à-dire, d'abord, quand nous nous engageons tout entiers dans l'accomplissement du devoir d'état. Il est frappant de voir le nombre des gens qui sont malheureux uniquement parce qu'ils ne sont pas dans leur voie, ou parce qu'ils ne peuvent, ou parce qu'ils ne veulent pas s'y lancer à plein cœur. Au contraire, regardez l'ouvrier, le chef d'entreprise, l'artiste qui a, comme on dit, le cœur à la besogne; l'inquiétude s'éloigne de lui. On se demande, par exemple, comment il se fait que tant d'artistes témoignent d'une si superbe insouciance, en dépit des trop réels ennuis qu'ils ont à subir et de l'incertitude du lendemain; c'est justement, croyons-nous, parce

qu'ils ont la conscience intime de suivre leur voie, de servir un seul maître, leur art. Otez-leur ce sentiment, vienne, par exemple, l'échec ou la fatigue ou la vieillesse, avec ce doute : « Suis-je vraiment un artiste ? », à l'instant vous les verrez s'abandonner comme des épaves.

Ainsi en est-il de tout devoir d'état, au seul point de vue naturel. Il nous faut maintenant multiplier sa force de simplification par tout ce que lui apporte son caractère chrétien. Car le devoir d'état d'un chrétien n'est pas tout à fait le même que celui des autres hommes. Il s'y ajoute un élément de justice et d'amour inconnu ailleurs. Ce n'est pas seulement pour gagner son pain et celui de sa famille qu'un ouvrier chrétien a le cœur au travail, c'est aussi pour rendre gloire au Père qui est dans les cieux, et c'est par amour pour Lui. Si, parmi les disciples du Christ, il y en a dont la vie est inquiète et divisée, bien qu'ils s'acquittent extérieurement de leur devoir d'état, c'est que, en réalité, ils ne l'accomplissent qu'à demi, en le privant de son caractère de devoir chrétien. Qu'ils se mettent à travailler pour Dieu et ils trouveront la paix du cœur.

Il serait injuste de méconnaître l'effort poursuivi tantôt par l'Église, tantôt par le pouvoir civil, pour donner à la communauté humaine de bonnes lois sociales, mais il est trop évident que le code du travail le plus équilibré, le plus raisonnable sera toujours insuffisant tant qu'il ne sera pas animé du souffle intérieur de la charité grâce auquel les travailleurs *se donneront* à leur travail. Se donner au travail..., l'étrange expression, quand on y réfléchit! A la prendre telle quelle, on peut dire qu'elle est fausse; elle est injurieuse. Une personne humaine n'a pas le droit de se donner à un travail, fût-il le plus noble. Elle lui est infiniment supérieure et c'est bien plutôt le travail qui est à son service. Ce qui, par contre,

est vrai, c'est que l'homme peut se donner, dans et par son travail, à Dieu qui lui dit de travailler. Que ceux qui trouvent parfois si lourde la tâche quotidienne jugent par là de la nécessité de prier et de s'approcher souvent du Cœur, du Corps sacré de Jésus-Christ, de cette hostie enfin qui est l'aliment véritable de la charité.

Il y a un état où cette quintessence du devoir d'état est comme isolée et prise elle-même, exclusivement, comme objectif. C'est l'état religieux, qui est très précisément l'engagement de tout l'être humain au service de Dieu, pour l'amour de Dieu. Rien au monde, c'est évident, n'est mieux fait pour simplifier une vie. La centralisation des forces est alors garantie au plus haut point; des sanctions préviennent les reculades de la volonté; la règle empêche qu'on ne se livre à ce grand ennemi de la simplicité chrétienne qui s'apparente à l'agitation et que Pascal nommait le *divertissement*. La stabilisation d'une totale conversion à Dieu, voilà la vie religieuse. Est-ce que, de fait, tous ceux qui entrent en religion donnent à leur acte ce sens-là ? C'est une autre question. Nous ne serions pas étonné que le simplisme ne déployât, ici encore, ses talents d'illusionniste, poussant à « se réfugier » dans une Trappe comme on chercherait à entrer dans un port après la tempête, pour y trouver une simplification de détente, de paresse, de faiblesse. Combien sont entrés au couvent afin de ne plus se poser de questions, de se dégager des embarras de la vie, de respirer un peu... Il y a là, cachée, une assez spécieuse équivoque. Tout le monde est d'accord pour autoriser un chrétien à entrer dans un Ordre religieux avec l'espérance d'y rencontrer la paix et un certain repos, mais ce repos, encore une fois, ne peut absolument pas se confondre avec on ne sait quelle démission des énergies humaines. Quiconque s'enferme dans un cloître de

pierre s'oblige à imiter le Christ s'enfermant dans le cloître de la volonté de Dieu. Pour y trouver quoi ? le sommeil ? Ah ! certes non, mais la vigilance de l'amour, jusqu'à sa suprême preuve, le sacrifice, la mort.

Eût-on d'ailleurs l'illusion de se voir affranchi de cette loi que les événements se chargeraient, et assez vite, de rétablir la vérité.

Dieu a coutume, en effet, — et la remarque est générale, elle s'applique à toute vocation humaine, à toute donation chrétienne, — de prendre au sérieux les offrandes qui lui sont faites. Il s'entend merveilleusement à nous rappeler qu'on ne joue pas avec les engagements contractés devant Lui. Hélas! il faut bien l'avouer, nous ressemblons à des joueurs avares et vaniteux qui feraient semblant de jeter toute leur mise sur un tableau et qui en réserveraient furtivement la plus grande part pour l'investir dans des placements de tout repos : ou bien nous sommes pareils à ces enfants égoïstes qui promettent d'être bien sages à la condition fermement sous-entendue qu'il ne leur en coûtera rien. Mais Dieu n'entend pas être la dupe de nos petits calculs. Il ne tarde guère à nous dépêcher ses messagers providentiels, ce que les livres de piété appellent les *épreuves*, pour, justement, éprouver, vérifier notre sincérité et voir si nous acceptons de l'aimer comme son divin Fils, notre grand Frère, l'a aimé : *in finem*, jusqu'au bout de la logique chrétienne.

A ce moment du moins, et même si jusqu'alors nous nous étions dérobés, il faudrait répondre par un *oui* sans réserves ni retour. Il faudrait ne rien excepter, pas même certaines formes de souffrances qui nous font horreur et que nous écartons du plan de notre destinée. Qu'on nous permette de le dire sans hausser le ton, car nous savons trop à quel point cela révolte notre pauvre nature, mais

enfin avec fermeté : il faut être prêt à accepter toutes les croix, jusqu'aux plus abominables. C'est jusque-là que doit aller un engagement chrétien, c'est à ce prix qu'il sera définitivement simplifiant. Et c'est d'ailleurs ce qui est la vraie marque de notre courage, à nous, les disciples de l'Évangile. Il y a, par exemple, en ce moment, dans d'autres pays, des cohortes de jeunes néo-païens qui possèdent un « cran » magnifique; ils savent qu'il faut souffrir, ils acceptent de mourir. Mais c'est à une condition, qui est de souffrir, de mourir noblement. L'infamie leur est insupportable. Insupportable aussi l'humiliation, l'obscurité du sacrifice. Répétons-le, il n'y a pas de signe plus éloquent — et plus triste — de l'absence de l'esprit chrétien. Sachons-le bien, nous, les disciples et les amis du Crucifié, nous ne sommes pas en règle avec la convention passée au baptême, puis renouvelée à la confirmation, ou au jour de la profession religieuse, si nous ne sommes pas prêts à souffrir et à mourir *humiliés*, humiliés aux yeux du monde, humiliés même à nos propres yeux.

*
* *

Tout le monde connaît ces moments de lassitude, où on se demande s'il ne serait pas plus simple de relâcher un peu la tension morale, d'en prendre un peu à son aise, comme tant d'autres, de réserver un peu plus de son élan, d'économiser davantage ses forces. Nous voudrions avoir au moins éveillé le doute que cette solution soit vraiment la plus simple. Nous voudrions avoir réveillé le souvenir de ce principe éminemment chrétien : « Qui perd, gagne. » Qui donne sa vie, trouve la vie. Et au centuple.

Ce sont, chez nous, les prodigues qui s'enrichissent.

III. — L'art de s'évader

On se trompe, assurément, quand on dit que la religion chrétienne est « l'opium du peuple ». On se trompe quand on la prend pour un système d'évasion à peine plus perfectionné que les autres et quand on fait de l'Église une dispensatrice, tout juste un peu plus morale, d'oubli et de sommeil. On se trompe même quand, au sein de cette religion et de cette Église, sous l'influence des philosophes grecs de l'antiquité, on semble penser que les manifestations les plus hautes de la vie spirituelle, nous voulons dire les faits de la vie mystique, s'expliquent par un besoin de fuir la souffrance. La vigilance est, au contraire, un trait essentiel de l'Évangile et de cette Église qui a la charge d'en préserver l'esprit. Le regard franchement ouvert et qui ne sourcille pas devant l'apparition des plus terribles croix, qui irait plutôt à leur recherche, est une caractéristique de la psychologie normale d'un chrétien, c'est-à-dire d'un autre Christ.

Après cela, cependant, nous ne faisons pas difficulté de reconnaître qu'il y a un « don-quichottisme » de l'action qui, lui, n'est pas chrétien et qui ne saurait être compté parmi les véritables moyens de simplifier l'existence. En face de certaines complications, celles surtout qui se signalent par l'obscurité et la durée, la foi et la morale chrétiennes n'éprouvent pas la moindre honte à se donner ensemble comme un système d'évasion. Il est vrai que ce n'est pas en poussant à un aveu d'impuissance, à une démission. Et pas davantage en faisant trop bon marché de l'honneur. L'Église, appuyée sur la toute-puissance de Dieu et des promesses de vie éternelle, ignore le sentiment de défaillance, et elle est trop bien née, elle s'identifie trop étroitement avec le Christ dont

elle est le Corps mystique, pour accepter la moindre forfaiture. Elle est donc incapable d'accepter jamais une tactique d'évasion qui ne serait qu'une fuite. Si, en certains cas, dans certaines luttes comme celle que beaucoup d'âmes ont à livrer contre un tempérament naturel qui ne peut changer, ou contre des tentations permises par Dieu qui dureront aussi longtemps que Dieu n'aura pas lui-même décidé de lever le siège, si alors, disons-nous, elle se présente comme un moyen d'esquiver le danger, c'est qu'il s'agit d'une évasion qui se fait par en-haut et s'appuie pour cela sur les tendances les plus nobles de facultés les plus essentielles de la vie de la grâce, c'est qu'il s'agit de favoriser une fuite qui se fait dans le sens même de la charité, vers Dieu; une de ces « fuites en avant » dont a parlé Péguy.

Avouons-le sans plus attendre, notre mauvaise nature a tout intérêt à détourner notre méditation de ce sujet envisagé sous cet angle. C'est précisément ce qu'elle ne veut pas : s'élever. Tout au plus désire-t-elle le faire *in extremis*, après avoir ramassé ici-bas — c'est parfois, en vérité, très bas... — le plus grand nombre possible de plaisirs humains. Mais l'illogisme, mais l'indignité de ce calcul ne peuvent se dissimuler longtemps à qui veut bien réfléchir sur ses « engagements » chrétiens.

Car cette première élévation qui s'opéra en lui, sans lui, au baptême, croit-on qu'elle n'ait pas ses exigences ? Elle demande à s'achever ensuite, tout au long de la vie, par le jeu désormais personnel des vertus théologales et morales. Elle est invitée, d'autre part, à se développer en s'appuyant sur ce qu'on pourrait appeler les courants ascendants de l'atmosphère surnaturelle, je veux dire cette circulation ininterrompue d'influences que les dons du Saint-Esprit ont pour mission de recevoir, et sous laquelle ils réagissent comme des ailes fines, souples, ner-

veuses. Une entreprise de dépassement du terrestre, à la fois par le déploiement actif des énergies surnaturalisées de l'homme et par la docilité aux souffles qui viennent d'en haut et remontent en haut — une sorte de vol à voile, si l'on veut... — telle est la vraie vie chrétienne. Et c'est à cause de cela, nous le répétons, c'est parce qu'elle est, essentiellement, un système d'élévation qu'elle n'a aucun scrupule à se proposer, dans certains cas, comme un système d'évasion. Elle ne fait que suivre alors et utiliser les tendances et les ressources dont elle a lieu d'être le plus fière.

Le procédé de simplification que cela suppose sera donc diamétralement opposé à celui de la sagesse courante qui croit avoir tout dit quand elle a conseillé : « Vous avez des ennuis ? Hé bien! n'y pensez plus », ou : « Pensez à autre chose. »

Est-il besoin de le dire? Du point de vue chrétien, le système du « n'y pensez plus » est purement et simplement absurde. Quant à celui du « pensez à autre chose », il est insuffisant. Ou bien, en effet, cette autre chose appartient elle-même à l'ordre des choses terrestres et elle ne peut constituer qu'un auxiliaire débile, un expédient provisoire, dérisoire. Ou bien elle s'inscrit au nombre des choses chrétiennes et alors, oui, même alors, elle doit s'avouer déficiente. Même quand il s'agit des plus saintes gens, jamais on ne vit simplifier une existence et la rendre supportable en « pensant » à autre chose.

On va peut-être se récrier : « Oubliez-vous le cas d'un saint Thomas d'Aquin supportant sans manifester la moindre douleur une intervention chirurgicale, à force de concentrer son esprit sur des idées de foi ? » Non, nous n'oublions pas cet exemple pas plus que celui des martyrs et quelques autres, qui ne concernent d'ailleurs que

le problème le moins difficile à résoudre, celui de la douleur physique. Mais nous demandons qu'on regarde bien au fond de ce regard de saint Thomas et des autres saints qui arrivaient, comme saint Paul, à exulter, à surabonder de joie au milieu des tribulations, et ce qu'on y trouvera, nous l'affirmons, sera beaucoup moins une idée qu'un sentiment, moins une vision qu'un amour. « *Aimez* autre chose », voilà l'expression de la véritable évasion chrétienne. Ne pas détourner les yeux de la croix, les y fixer au contraire, prendre son exacte mesure, de façon à la dépouiller du halo de terreurs inutiles dont elle s'enveloppe, s'y attacher et être prêt à y demeurer tout le temps que Dieu voudra, puis à travers elle, au-delà, aimer le Christ qui y fut cloué le premier, aimer les âmes qu'elle sauve, aimer le monde auquel elle donne un sens, voilà ce qui est sage et qui est capable d'apporter un durable réconfort.

Le Christ n'a jamais nié la croix. Jamais il ne s'en est détourné. Jamais, non plus, il n'en a détourné aucun de ses disciples. Et il n'a laissé à personne le soin de nous avertir que nous serions indignes de lui à partir du moment où nous refuserions de porter notre poids quotidien de peine. Si donc il parle de fardeau léger et de joug suave, ce ne peut être en ce sens que nous arriverions à simplifier la vie en fuyant ses misères et ses charges, mais en ce sens seulement que rien ne pèse à l'amour, qui s'appelle ici : charité.

On dira que, pour cela, il faut aimer beaucoup et d'un cœur très purifié, très élevé. Nous l'accordons; et c'est pour cela que nous avons établi en premier lieu le pouvoir d'élévation dont l'âme chrétienne dispose. C'est pour cela aussi qu'il convient à chacun de nous maintenant de s'examiner sur la vertu ou la négligence qu'il mit à cultiver ce pouvoir. Nous voudrions échapper à l'é-

treinte du mal, nous dégager de l'inextricable réseau de nos ennuis, sortir d'un état de guerre quasi perpétuelle pour trouver la paix ? Fort bien. Mais qu'avons-nous fait, autrefois, que faisons-nous aujourd'hui pour développer nos facultés d'ascension ? Quand est-ce que nous nous sommes exercés à prendre de la hauteur, à discerner et éviter les courants qui nous plaqueraient au sol brutalement, à suivre ceux qui nous soulèveraient au-dessus de tout, au-dessus de nous-mêmes et nous permettraient de forcer le passage par en haut ?

Une fois de plus il faut constater la déficience de cette éducation spirituelle qui se borne à enseigner juste ce qui suffit à l'*observance* exacte de la loi de Dieu et qui éveille l'attention de l'enfant, du jeune homme, beaucoup plus sur les choses dont il doit se détacher que sur la personne du Dieu à qui il doit s'attacher. Politique d'absence au mal, qui est nécessaire, bien entendu mais qui est frappée de paralysie aussi longtemps qu'on ne lui ajoute une politique de présence au Bien.

On ne dira jamais assez que la lutte contre les tentations, par exemple, est vouée à l'échec dans la mesure où l'âme ignore l'art de s'évader en Dieu. Veut-on un avis autorisé ? Voici ce que conseillait saint Jean de la Croix : « [Quand] le premier mouvement ou la première attaque d'un vice se fait sentir... colère, impatience, esprit de vengeance, il ne faut pas s'y opposer par acte de la vertu contraire..., mais recourir aussitôt à un acte, à un mouvement d'amour vers Dieu..., il se fait que l'âme, quittant les choses de la terre, se présente devant Dieu et s'unit à lui... Ainsi l'âme s'est esquivée, elle n'est plus là, ou plutôt la tentation, si on peut parler ainsi, s'adresse à un corps mort, elle lutte avec un être qui, en ce moment, n'est pas en état d'être tenté. » C'est le bon sens même; et il n'est pas inutile

de remarquer au passage que le point de vue le plus réaliste peut-être de la lutte contre les tentations est exposé par le plus mystique des Docteurs.

On s'obstine cependant à ne pas comprendre que la loi chrétienne est une loi d'amour ; qu'elle exige en même temps que du respect une culture de la délicatesse, de la sensibilité surnaturelles; qu'elle ne s'*observe*, au total, que dans l'amour et qu'elle ne se défend que par l'amour, grâce à sa faculté de dépassement par-dessus tout ce qui n'est pas l'être aimé. « Mon Dieu, je vous aime *par-dessus* toutes choses... » La mesure de notre sécurité est, très exactement, la mesure de notre charité.

Ce n'est jamais plus vrai que dans les moments où cette charité elle-même est éprouvée, lorsque Dieu nous demande de lui démontrer que nous l'aimons sans que nous trouvions le moindre appui dans le sentiment de cet amour, avec le sentiment, au contraire, d'une affreuse distance entre Lui et nous. Voilà bien, certes, l'une de ces souffrances dangereuses, l'une de ces croix accompagnées de risques dont nous avons déjà parlé; car il n'est pas possible de vivre ici-bas sans un minimum de bonheur, et quand l'âme se voit seule entre un ciel fermé et une terre hostile, hostile justement parce qu'il y a un ciel et qu'on s'est tenu jusqu'alors du côté du ciel, il est inévitable que la première idée qui vienne en tête soit de simplifier le problème en supprimant la question : ciel, et en se tournant du côté de la terre avec laquelle on signe un traité de paix, moyennant quoi on sera libre de profiter des joies qu'elle offre, de celles-là au moins... C'est ce qu'on pourrait appeler la tentation de l'évasion par en bas.

Pour demeurer fidèle, en de telles heures, et refuser de se rendre et continuer de se battre, il est non seulement utile, mais rigoureusement indispensable d'avoir

contracté l'habitude de vivre, par le désir, auprès de Dieu, en plein ciel. Il est vrai, l'effort d'ascension, justement parce qu'il est sans joie, parce qu'il est aveugle, peut devenir alors surhumain, par exemple chez certaines âmes blessées en qui ne joue plus le réflexe naturel à un enfant de chercher refuge auprès de son père. Comment arrivent-elles à « tenir » ? On se le demande. Elles y arrivent, cependant. On les voit vaciller, battre l'air comme de grands oiseaux désemparés, glisser vers de froids et ténébreux abîmes, puis se redresser soudain par la rencontre de quelque « courant ascendant » et finir, après des années peut-être de ce vol terrible, par retrouver l'équilibre dans la lumière et se reposer en Dieu.

C'est sans doute un des plus beaux miracles de la grâce. C'est aussi l'un des plus simples. Car on dirait qu'elle ne nous demande qu'une chose, cette grâce : ne pas baisser la tête, ne pas renoncer, ne pas démissionner, mais vivre en esprit d'élévation, *suivre* la messe « *Sursum corda...* » Il ne s'agit que d'être prêt, chaque jour, à répondre : « *Habemus ad Dominum.* »

F. Florand, O. P.

Mireille Dupouey

Fragments de lettres inédites

Henri Ghéon écrivait, ici même, présentant quelques fragments de Mireille Dupouey : « Ceux qui ont enchanté leur esprit et nourri leur âme des admirables Lettres *qu'écrivait au front de l'Yser le lieutenant de vaisseau Pierre Dupouey n'ont pas su se défendre d'imaginer la jeune épouse à laquelle il les adressait et ses réponses. Nul ne pouvait douter que les deux voix ne fussent également pures et nobles; la qualité de l'une garantissait celle de l'autre : quel concert! Hélas! n'espérons pas les entendre alternées, accordées et fondues! Cet incomparable poème de « l'amour conjugal en Dieu » demeurera comme un duo dont on n'aurait noté qu'une partie... Mireille Dupouey, dans sa profonde modestie, fit détruire ses propres lettres; nul, sans doute, ne les a lues, hormis son bienheureux époux*[1]. *» Par bonheur, les lettres de Mireille à ses amis nous restent, dont les fragments publiés par Ghéon firent soupçonner quel trésor elles cachent. Tous ceux qui ont le sens du divin attendaient impatiemment la publication de ces* Lettres. *Elles vont enfin paraître*[2] *au moment providentiel où*

1. Henri Ghéon, « Notes sur Mireille Dupouey », *La Vie Spirituelle*, 1er novembre 1932.

2. Elles sont actuellement sous presse et paraîtront prochainement aux *Éditions du Cerf*.

leur enseignement s'avère le plus vrai, le plus beau, le plus riche en leçons de courage et en promesses de divine espérance. En voici quelques précieux fragments. Nous les donnons comme le prélude d'une symphonie qu'on voudra toute entendre.

I. — Le Souvenir de Pierre Dupouey

A une amie, « villa Clémence », le 17 avril 1915

Je suis bien heureuse de penser que vous jouissez encore d'une petite réunion avec votre mari. Bénissez-en le bon Dieu. Quant à nous, nous ne nous retrouverons plus qu'au ciel. Mon cher Pierre a été tué le samedi saint d'une balle à la tête, à la fin d'une reconnaissance de nuit. On est venu me l'apprendre le 5, mais j'attendais cette nouvelle depuis qu'intérieurement j'avais senti que Notre-Seigneur acceptait notre sacrifice et recevait mon cher Pierre auprès de Lui pour la fête de Pâques; le temps me manque pour vous donner plus de détails, mais à votre retour, je vous lirai les lettres touchantes que l'aumônier du régiment et ses camarades m'ont écrites après la mort sublime de mon cher mari. Je n'ai qu'à bénir Dieu. Depuis douze jours, je n'ai pas encore réalisé ce qui m'était enlevé, et je ne puis que penser à la gloire et à la félicité inénarrables qui sont siennes à jamais. Oh! oui, le bon Dieu peut consoler au-delà de toutes les paroles — avant de me faire sentir tout le poids de la croix. Il occupe tout mon cœur par la pensée du bonheur de mon Pierre : n'est-ce pas vraiment divin ?

A une autre amie, « villa Clémence », le 28 avril 1915

Maintenant tout est donné, quitté, accepté. Que Dieu soit béni dans Sa justice et qu'il nous sauve puisque de

grand cœur nous Lui avons *tout* donné, puisque nous avons dit : oui, pour la France et pour Lui. Fallait-il que nous fussions coupables pour qu'Il nous demande, à des milliers de femmes, ce qu'il y a de meilleur ? Mais s'Il demande beaucoup, Il donne plus encore; et, au moment où Il nous enlève tout, voici qu'Il se donne Lui-même, plus que jamais, tout entier. Depuis plus de trois semaines, je n'ai guère d'autre pensée que celle du bonheur de mon Pierre, et vous devinez, ma chère Mainette, tout ce que cette pensée peut comporter, non seulement de consolation et de paix, mais de *joie*. Oui, je suis heureuse que mon cher Pierre soit au ciel. Notre mariage n'est point fini parce qu'il est entré dans la gloire, non, nous ne cessons pas d'être ensemble et il demeure mon ami, mon guide, tout ce que j'aime. Ne soyez pas scandalisée si je vous avoue ces choses, ma chère amie, et si je vous ouvre mon cœur tout grand. Il y a encore du bonheur pour moi dans cette certitude de la gloire de mon Pierre et une fierté sublime en pensant à sa mort. Mais maintenant je voudrais *comprendre*, réaliser que c'est vrai — impossible de regarder la vie sans lui, impossible de détacher mes yeux de sa béatitude.

Priez pour moi, chers bons amis, afin que le jour où je comprendrai, je ne sombre pas.

A un moine Bénédictin, Brest, le 1er mai 1923

Depuis la mort de mon mari, toutes les grâces, si nombreuses, qu'il m'a obtenues me sont venues par la liturgie, ou dans le sens liturgique : comme s'il eût voulu me prouver l'excellence des grâces que Dieu lui versa les dernières années de sa vie, — comme si, du ciel, il continuait l'échange si doux dont nous avions vécu, et me donnait « le meilleur », réalisant ainsi la promesse faite le 1er août, au moment de l'adieu :

« *Souviens-toi toute ta vie de ce que je te dis aujourd'hui : c'est que le bien que j'aurais pu vous faire, à Michel et à toi, en revenant vivre près de vous, après la guerre, n'eût rien été en regard de celui que je vous ferai si, comme tu le crois... je vais au ciel.* »

Vous verrez par là, mon Père, de quelle prodigieuse façon Dieu nous prépara au sacrifice et nous prévint de sa grâce miséricordieuse, en transportant en Lui notre amour...

Au même, Brest, le 14 mai 1923

En ce moment, je m'occupe de l'édition des dessins de mon mari, dessins fort nombreux et très beaux, exécutés à la plume, œuvre profane datant d'avant sa conversion. Les avis ont été très partagés : certains trouvaient que cela ferait tort aux *Lettres*, d'autres considéraient que, le témoignage devant être complet pour être authentique, il ne convenait pas de dissimuler les dons naturels faits par Dieu à celui qu'il voulait à Lui tout entier. Après avoir beaucoup prié, et surtout pris conseil, je me suis rangée à ce dernier avis, puisque D. P. Dupouey fait lui-même la mise au point de l'art dans l'*Essai sur l'Individualisme* (et dans certaines de ses lettres), et qu'il peut y avoir une source de réflexions dans la manière dont cette âme, malgré la perfection de son art, fut insatisfaite de son art, comme elle le fut en sa vie, jusqu'au jour où elle commença de cheminer « aux bras de la Providence », où elle connut « le réconfort des secrètes Pentecôtes », leur ordre, leur plénitude, et la libération qu'opère en nous la Vérité.

Maintenant que j'ai vieilli (j'avais vingt-quatre ans seulement quand il mourut), je perçois plus clairement ce que put être en lui ce travail de dégagement, cette volonté de hiérarchiser toutes les valeurs, cette inversion

(si l'on peut ainsi parler) de ce qu'avait été cet intellectuel, ce dilettante, cette conversion à la *simplicité* envers Dieu, envers soi-même, envers toutes choses. Sans me rendre bien compte de quel monde de complexités il arrivait, je voyais ce front magnifique s'incliner doucement au secret conseil de son Dieu, et cet homme, ce penseur que les autres se taisaient pour écouter parler, pour goûter ce charme irrésistible de son esprit et (vous le dirai-je ?) de sa voix et de son regard, je ne l'entendais plus parler que d'abandon, de confiance en Dieu, de facilité à le servir et de joie à le louer quoi qu'il advienne.

Il me semble que, précisément, ses dessins et ses *Lettres* expriment éloquemment les deux phases de la vie de D. P. Dupouey, et que, à moins d'un mauvais vouloir insigne, d'un parti pris coupable, on ne peut pas ne pas conclure, ne pas se réjouir et ne pas bénir Dieu qui fait les natures pour ce qu'Il veut faire aux âmes.

Au même, Nice, le 20 juin 1925

Quand nous nous sommes fiancés, il venait de communier pour la première fois depuis de longues années. Cela, je ne le sus que plus tard; et, le voyant si désireux comme moi d'édifier notre foyer sur une base chrétienne, de l'appuyer à la « Pierre angulaire », afin que tout y fût posé et « instauré dans le Christ », mon cœur de vingt ans crut que l'ami incomparable qui partageait et intensifiait son élan n'avait jamais cessé d'adhérer au Christ.

Peu à peu, par certaines allusions (dont le sens complet ne me fut révélé qu'après sa mort), en lisant avec lui certains auteurs, comme Claudel qui lui fit faire le pas décisif, je pressentis la réalité, les lacunes dans l'instruction religieuse de mon mari; et je vis (avec quelle

admiration émue, vous l'imaginez!) cet homme, qui avait fait le tour des connaissances humaines, me demander humblement telle explication sur un rite de la messe, à moi qui ne savais rien, sinon que mon Dieu m'était tout; je le vis « travailler » sa religion, l'histoire sainte, le catéchisme, la vie des saints, prier avec les Psaumes, dont la quasi découverte fut certainement un des enchantements de sa vie. Il y trouva, mêlée à la parfaite adoration, aux expressions de la prière sous toutes ses formes, cette note humaine, dont son être avait besoin, lui qui voulait aller à Dieu avec son esprit, avec son cœur, avec tous les dons reçus, avec sa bonne volonté, avec *sa joie* : il ne voulait pas entendre dire que l'on aime Dieu autrement que dans la joie, — pas plus qu'il n'eût admis de ne pas lui consacrer les pures joies de notre vie, tous ses instants.

Deux ou trois ans avant notre rencontre, il disait à un ami : « Je voudrais avoir la foi pour voir dans les pauvres les membres du Christ. » Sitôt après notre mariage, il entra dans les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul et se pénétra de l'esprit d'Ozanam. Pas un des pauvres qu'il visita ainsi à Lorient, avec l'amour qu'il portait à Jésus Lui-même, ne l'a oublié.

[...] Après son entrée dans la gloire, *toutes* les grâces qu'il m'obtint furent des grâces d'ordre liturgique, des rencontres bénies de prêtres ou d'âmes saintes, des aspirations intérieures qui, toutes, me guidèrent vers la Liturgie. A mesure que, unie à mon cher élu, j'en découvrais les beautés, mon âme tout ensemble regrettait de n'en avoir pas vécu avec lui, et s'émerveillait de penser qu'au ciel il connaissait et goûtait la plénitude de cette vie chrétienne, puisqu'il participait à la vie divine. On n'a point de mérite à accepter l'épreuve quand Dieu nourrit de cette foi bienheureuse; et si, maintenant que

la vie matérielle, si dure, m'accapare beaucoup plus et m'enlève ces chers loisirs que je pouvais naguère, pendant mes années de souffrance et de réclusion, consacrer au bréviaire, si je souffre d'en être privée, je me dédommage en pensant que mon ami bien-aimé chante le divin *Sanctus*, dans la vision et dans la gloire. Alors, j'accepte ce qui est si éprouvant, la dispersion extérieure, le bruit, le travail des mains qui prend tant d'heures — lui chante — et, une fois de plus, nos deux vies n'en font qu'une, la sienne dans le bonheur et la contemplation, la mienne dans la pénitence et dans l'action, unies par un même amour et par le cher désir de la gloire de Dieu.

A une amie, Brest, Pentecôte 1928

Non, Pierre n'avait pas fait le tour de tous les secrets de la vie spirituelle, mais après des années d'errements dans la recherche (quelque peu gidienne) de soi-même, après un dilettantisme effréné et le sentiment affreux de l'isolement, du vide et de la vanité, quand il a reçu la foi, il n'a plus envisagé que de se donner à la manière d'un enfant. Il savait relativement peu de choses dans l'ordre spirituel, mais les possédait, les étreignait et en vivait; il les avait apprises ou plutôt reçues à force de *simplicité et d'abandon*, et je crois que son rayonnement était (si j'ose dire) à l'appui de la promesse de Notre-Seigneur « si votre œil est simple, tout votre être sera lumineux ». Je ne sais rien de plus allégeant que cette simplicité et cet abandon qu'il pratiquait et que j'essaie de vivre. C'est là, certainement, le secret de cette « délivrance » de soi-même dont Claudel lui a inspiré le désir et qui fut une de ses dernières demandes à Dieu, comme en témoignent ses lettres.

A une amie

Ne pensez pas que votre bonheur puisse me faire mal

et qu'il me faille du courage pour vous en parler, non. Vous qui regardez toutes choses au seul vrai jour, vous devinerez que, invisiblement, nous sommes unis, Pierre et moi, plus étroitement que nous ne le fûmes jamais. Nous continuons de prier ensemble comme une seule âme, mais je me repose dans l'assurance que les prières de mon bienheureux ami ont quelque chose de parfait et suppléent à l'indigence des miennes, surtout quant à l'action de grâces. Et quand le lien intérieur entre nous est moins sensible, c'est que j'en suis plus indigne et que Dieu n'occupe plus la totalité de mon âme. Je vous ai livré quelques reflets de ces joies inénarrables, car je sais qu'elles ne vous étonneront pas, chère Madeleine, et aussi pour que vous en rendiez grâces mieux que je ne sais le faire.

II. — L'amitié de Mireille

A une amie, Brest, le 26 décembre, vers 1920

Je ne *peux pas* accepter la douleur, pour mes amis. La pensée qu'ils vont franchir une à une les étapes douloureuses m'est trop cruelle. Que je sois frappée, mais que ceux que j'aime soient épargnés. Voyez si je vous parle franchement. N'en soyez pas scandalisée.

A son fils, 28 septembre 1931

Je veux te dire, mon fils bien-aimé, que si (malgré ta défense) je suis triste de ton départ, au fond de mon cœur, je suis heureuse malgré tout à cause de notre intimité, à cause de tous les bons souvenirs de notre vie ensemble, lesquels composent déjà un bien bon passé, n'est-ce pas ?

Comme le disait papa, « la plus douce chose est de

pouvoir donner sa confiance à un cœur simple et fidèle qui y répond ».

Au même, 7 octobre 1931

Si tu savais comme tu me manques! Ces jours-ci je n'ai même plus la douceur de travailler pour toi. Plus rien au dehors, mais, au dedans, quelle tendresse je te donne pour tâcher de compenser ce dur éloignement.

Au même, 16 octobre 1931

Cette semaine a été rude à traverser, et je reste bien faible. La seule joie a été d'offrir tout cela pour toi, pour qui je suis désormais si impuissante, si inutile. Si tu savais comme j'en souffre! Je ne veux pas le montrer, mais, tu sais, dans le cœur d'une maman, le fils est tout au fond, tout se rapporte à lui — les meilleures joies, comme les plus vives peines viennent de lui.

A Mercédès de Gournay, janvier 1930-août 1931

(*D'un concert tout divin détachons ces notes d'une résonance si profonde et si pure.*)

(*Sur son lit de malade*)

Je me console en pensant à ta solitude, à ta contemplation devant le tabernacle.

Merci de m'avoir devancée dans ce cœur à cœur bienfaisant; celle de nous deux qui redit ou essaie de redire à l'autre le moindre mot de l'amour de Notre-Seigneur lui fait un don précieux — *super aurum et topazion.*

Mon amie bien-aimée, tu es *trop réellement ma sœur en Lui* désormais pour que je t'envoie seulement de la tendresse et de la pitié humaines. Tu ne trouveras pas étrange que mon âme, elle, ne puisse te plaindre. J'ai trop reçu et vu trop clair sur cette croix de la souffrance

physique pour ne pas en garder un souvenir béni et pour ne pas adorer Jésus qui, s'Il t'y convie, t'y réservera sans doute des trésors de lumière, de détachement, de paix, de joie. Faut-il que je t'aime *en Lui* pour te dire cela si franchement!

... J'ai *éprouvé* ton serrement de cœur autant que le *Fiat* de ton âme. Je t'ai suivie dans cette traversée...

Je partage *toute* ta souffrance de ne pas souffrir là-bas avec « tes sœurs ».

En lisant ta lettre, j'ai *senti* toute ta fatigue, pauvre chérie! Et comme, par moments, elle anéantit l'âme, n'est-ce pas? C'est doucement humiliant, mais pénible. Je prie pour toi, ma sœur, parce que tu souffres — cela me fait mal d'y penser — et parce que tu es là-bas sans appui.

Ma petite sœur si chère, je ne cesse de penser à toi, de te suivre, de porter en mon cœur ta fatigue, cette lassitude profonde qui m'a fait tant de peine et que je voudrais alléger. Je ne protesterai pas contre la « douce folie » qu'était ta venue ici, puisqu'elle a été une telle joie, mais comment t'en remercierai-je ? Si seulement tu pouvais savoir quelle paix tu as laissée dans la maison — ou plutôt dans mon cœur —, mais elle me semble imprégner toutes choses, tant elle est vraie, pure, profonde. Mercédès, c'est cela mon meilleur merci, n'est-ce pas? mon seul merci qui te rejoint aussi sûrement que tu m'as rejointe dans l'amour de Jésus.

J'offrirai *ton désir*, ce que je sais de ton cœur et tout ce que Jésus sait de ton âme, et, s'Il le veut bien, ce sera *un sacrifice de louanges à nous deux*.

Il me semble que tu *pourrais tellement* m'aider; mais

il ne faut pas, évidemment, que ceci soit au détriment de ta paix, de ton silence intérieur.

Merci de m'avoir partagé la plénitude de ta joie, ne t'excuse pas de ce qu'elle m'arrive à une heure où je souffre, peut-être. *Nous avons besoin de la joie l'une de l'autre,* car *elle est un témoignage à l'amour de Jésus,* tout autant que nous avons besoin des souffrances l'une de l'autre, parce qu'elles opèrent en nous l'œuvre de ce même amour.

Trouve dans cette lettre ma tendresse, si maladroite soit-elle, si imparfaite. Toi, tu es vraiment la sœur que Jésus m'a donnée, à qui je pense *avec joie et paix en Lui,* ma sœur qui m'aide et me guide et ne se rebute pas.

Je sens de façon étonnante (j'oserais dire : divine) le lien qui a été formé entre nous. Tu me soutiens réellement, et moi je t'ai portée dans mes bras pendant tout ce mois du Rosaire. Je m'appuie sur ta prière; quand je suis lasse de paroles inutiles, je me repose dans la pensée de ton silence, de ta solitude, et je trouve la force de rester dans le monde en remerciant Dieu que tu l'aies quitté; mais ce qui nous unit est au-delà de toutes ces pensées, ce n'est pas notre œuvre, cela doit être une grâce. Je ne comprends pas, mais je baise ardemment la main qui nous l'a donnée.

Je ne puis me comparer à toi, mais il y a, dans la grâce, bien des harmonies, oserai-je dire des parentés? Cela fait qu'en pensant à nos deux épreuves, j'imagine qu'il y aura de semblables actions de grâces à rendre, et là je t'attends, Mercédès chérie. Là, nous chanterons ensemble Celui qui, n'agissant que par amour, a demandé à notre amour un *Fiat* plus complet et à notre confiance un abandon plus tendre et plus fort. Nous le

chanterons, parce qu'Il aura versé sur notre bon vouloir un centuple de grâces, Lui-même nous soutenant, nous abritant, nous confortant.

III. — La voie de l'abandon

A une amie, Brest, 1928

Pour vous dire ma pensée en amie, je crois que nous devons être *très simples* avec Dieu... ne pas trop Lui parler de nos misères (Il les connaît mieux que nous, puisqu'Il les a portées jusqu'à la croix!) — les lui abandonner comme cela seul qui nous est propre et comme un titre à sa miséricorde. Car misère n'est pas faute — autant nous devons pleurer d'offenser Dieu, autant nous devons *simplement*, presque joyeusement, supporter nos misères. « Tout sert au bien de ceux qui aiment Dieu », cela aussi. Alors pourquoi nous en affliger outre mesure ? Il me semble qu'elles peuvent être, si nous sommes simples et droits, un des fondements de notre humilité et de notre adoration, au lieu de demeurer toujours une source de gémissements et de découragements.

Le danger n'est pas tant (du moins je le crois) d'être misérable que d'analyser sa misère et de lui donner ainsi trop d'importance... Mieux vaut la franchir et soit ne regarder que le trésor de la Rédemption, et *exulter* en disant : *Felix culpa*, soit s'oublier soi-même et admirer les perfections de l'Homme-Dieu, contempler dans l'action de grâces et la louange ce que le Verbe de Dieu a fait pour la nature humaine en se l'unissant jusqu'à l'unité de Personne.

Je dis bien comme vous : « Que vaut la louange d'un être de péché ? » Vous savez bien qu'elle ne vaut qu'autant qu'elle emprunte la voix même du Verbe, qu'elle

est emportée et absorbée, pour ainsi dire, dans le « Cantique éternel » du Fils à son Père, devenu ce « Cantique nouveau » depuis l'Incarnation. Sans Jésus nous ne pouvons rien, pas plus pleurer que chanter. Comme cela est clair ! Et comme cela nous rend simples !

Dans notre totale pauvreté, une seule chose nous reste, notre volonté, aussi est-ce pour cela que l'abandon m'apparaît si précieux, mais ceci est peut-être une note personnelle, parce que Notre-Seigneur me mène beaucoup par la voie passive — aussi ne tenez pas compte de ce que je vous écris là, et qui n'est qu'un essai amical de réponse à votre confiance...

Au livre deuxième de l'*Imitation*, il y a un chapitre (le quatrième) exquis sur « la pureté et la simplicité du cœur » que je ne relis jamais sans profit, et peut-être vous apaiserait-il aussi. Quant à tout le reste qui nous manque, demandons-le très simplement à Dieu, par les mérites de Jésus crucifié, selon que le Saint-Esprit nous en montrera l'utilité et le bien.

A la même, Brest, Pentecôte 1928

Je n'ai pas qualité pour vous expliquer, à peine pour vous affirmer que l'abandon n'a pas seulement cours par rapport aux circonstances et aux épreuves où l'on reconnaît la main de Dieu, où on la baise, — ce qui est un abandon immobile et passif, relativement facile à certaines natures souples et généreuses, — mais il y a un abandon actif qui, en même temps que l'immobilité, met l'amour en mouvement pour la correspondance à la grâce, et il me semble que c'est précisément cet abandon qui nous délivre de nous-mêmes, en nous rendant *disponibles* à Dieu, en Lui permettant d'être *libre en nous*. Plus cet abandon est large et profond, plus

l'âme est allégée d'elle-même et libre « de la liberté des enfants de Dieu ».

Vous vous demandez où je veux en venir avec tous ces balbutiements maladroits ? A ceci : que nous devons *avant tout* abandonner à Dieu nos misères, notre misère intrinsèque, dans tous ses détails, et une fois cet abandon résolu, faire l'effort de ne plus penser à ces misères. Vous souffrez des vôtres à crier, mais êtes-vous sûre qu'une bonne part de ces souffrances ne soit pas inutile ? N'avez-vous jamais pensé que le temps où elle vous occupait était peut-être frustré à l'admiration et à la louange dues aux perfections de Notre-Seigneur ? Vous parlez de lourdeur et je vous comprends, — mais puisque Notre-Seigneur a pris sur lui toutes nos misères, en nous disant : « *Reficiam vos* », pourquoi lui en parler sans cesse, au lieu, simplement, de l'en bénir et glorifier ? Pourquoi limiter, en quelque sorte, la puissance de son Sang rédempteur ? On offenserait un ami humain en doutant sans cesse de lui. Il y a plus de *vrai* amour à livrer à Jésus en une fois tout notre être misérable, et à ne plus nous occuper que de Lui, afin qu'Il réalise pour nous la promesse faite à sainte Catherine : « Pense à moi et je penserai à toi. » C'est plus simple, plus direct, plus rapide et surtout plus vrai, plus conforme à cet adorable plan divin de l'Incarnation, de la Rédemption, de la Résurrection, et finalement de l'Ascension, par lequel le Christ a épousé « toute la substance de notre fragilité », l'a portée, subie jusqu'à la mort pour la vaincre, l'a glorifiée et transposée à la droite de son Père. Dites, Marie, si nous avons autre chose à faire qu'à regarder, éblouies et éperdues d'admiration et de gratitude, l'Homme-Dieu qui nous a aimées jusque-là ?

J'ai l'air de vous gronder, c'est un peu fort, n'est-ce

pas ? Ne voyez là que le désir de vous voir libérée de ce poids qui vous oppresse et vous retarde. Certes, nous avons tous des « intermittences », et Jésus le sait bien, et Il y a pourvu précisément par le remède journalier de l'Eucharistie. Mais, au lieu de regarder ces instants de séparation d'avec Lui, pourquoi ne pas fixer, d'un regard plein de louange et d'amour, l'Unité inamissible du Père et du Fils, et la dépendance de la Sainte Humanité de Jésus à sa Divinité, jusqu'à l'Unité de Personne ? Cela console de tout, cela aide à tout porter, la certitude de la volonté de Dieu accomplie par Jésus, de cette possession de l'humanité par Dieu en l'Humanité de Jésus, cela nous console et nous réjouit presque d'être si faibles, parce qu'ainsi l'Homme-Dieu en est plus admirable.

Je suis bien osée de parler spontanément de ces merveilles, dont les mots seuls sont pour faire trembler, — mais savez-vous que vous seule en serez coupable, mon amie.

A la même

De tout mon cœur je prierai Dieu de vous accorder *sa paix*, celle qui est vraiment « la tranquillité dans l'ordre divin », le repos dans « l'adhésion joyeuse à cet ordre qu'Il nous propose », comme disait Pierre. Et si cet ordre divin n'est pas pour vous maintenir dans la solitude que choisiraient vos goûts, ne vous laisserez-vous pas faire ? Vous savez bien, n'est-ce pas, que celui que nous aimons est tout ensemble la Puissance, la Sagesse et l'Amour. Si la solitude nous était meilleure que la société, rien n'empêcherait son amour de nous la donner, car Il *n'agit que par amour*, mais le jeu même, l'exercice de cet amour nous échappe. Qu'importe ? notre paix, grâce à Lui, n'est pas au prix de notre compréhension, et les dons du Saint-Esprit ne nous sont pas

donnés pour scruter les desseins de Dieu sur nous, en gardant nos vues, nos désirs, nos préférences, mais bien pour perdre de vue l'humain, le personnel, le transitoire. Nous savons surtout qu'aucun incident extérieur, ou une condition de temps ou de lieu ne peut entraver l'union de notre âme avec son Dieu *présent en elle*, et c'est en cela, Marie, que réside pour nous la « Paix surpassant toute intelligence ». Être ici ou là, peu importe, puisqu'Il y est avec nous, en nous, — puisque partout, toujours, c'est en Lui que nous « avons la vie, le mouvement, l'être ». Nos faiblesses et nos misères n'empêchent pas cette présence, ni, par conséquent, n'atteignent pas notre joie foncière, notre inamissible joie dans « la liberté glorieuse des fils de Dieu »... Certes, tout ce qui, de l'extérieur, requiert notre attention et semble nous détourner de cette Présence divine, nous disperser, nous distraire, est une souffrance; mais cela c'est la terre et nous devons l'accepter humblement, en esprit de pénitence. D'ailleurs cela même n'atteint pas notre paix intime, c'est *une épreuve* permise par Dieu, non un *conflit* entre *sa* vie au-dedans denous, et *la* vie qu'Il nous constitue ici-bas. Et non seulement cette souffrance ne doit pas créer de conflit, mais en nous purifiant, elle doit fortifier notre volonté, — et celle-ci alors, dans un élan et un don total d'elle-même, établit l'unité, en sorte qu'une fois de plus la grâce triomphe, et que tout « coopère au bien de celui qui aime Dieu ».

Ma chère amie, j'ai un peu honte ed vous dire ces choses que vous savez bien mieux que moi; je n'ai pas d'autre désir que de vous les *rappeler*, sachant bien qu'à certaines heures de souffrance tout se voile.

A une autre amie

Vous me demandiez de vous écrire pour vous faire du

bien ? Mais ce serait le riche demandant l'aumône au pauvre! Et vous ne savez point quelle privation est votre éloignement pour mon cœur qui attendait tout de votre aide précieuse. Mais il n'y a rien à dire, il n'y a qu'à aimer à travers tout, envers et contre tout. Peut-être que l'intensité de la Lumière éternelle sera un jour en proportion de la profonde ténèbre intérieure, et surtout du parfait abandon. On dit parfois que l'amour est aveugle, mais il faut qu'il le soit quant à la volonté divine — il faut que nous soyons livrés à Dieu comme le Christ le fut à ses bourreaux, les yeux bandés, qu'Il nous mène, sans que notre orgueil cherche à pénétrer où et comment. Oh! chère Madeleine, vous le dites : si nous savions nous abandonner! Car cet amour de la volonté tout entière seul est bon. Même si le cœur est glacé, cette adhésion profonde, humble, tenace, ce consentement de toutes les puissances de l'âme, voilà le fruit suprême de la douleur. Madeleine, priez pour qu'il me soit donné, car il a dès ce monde et malgré une apparente austérité, la saveur ineffable de la vie éternelle.

A Mercédès de Gournay, 26 janvier 1930

Il n'est que de nous donner à Lui; et depuis qu'Il m'a demandé ce vœu d'abandon, je suis frappée, charmée plutôt, émerveillée de constater combien et comment Il prépare et facilite cette oblation de nous-même. (Et pourtant, l'acceptation d'une très dure épreuve de santé lui coûte comme à nous tous) : J'ai dit *Fiat*, certes, et tout de suite, mais en fait j'ai mis des semaines à accepter.

A la même, 24 avril 1930

Mon amie, toi tu t'es livrée pour *glorifier sa miséricorde*, et moi pour *adorer sa volonté*. Je tâche de vivre

si unie à Jésus que je me perds en *son* adoration de la volonté du Père, en *son* culte parfait jusqu'à l'immolation. C'est pour nous rétablir dans l'amour de cette volonté, haïe et rejetée par le péché, qu'il s'est fait chair et a été crucifié. A notre tour de nous immoler pour l'adoration, l'accomplissement de cette volonté divine. Pauvre effort, misérable compensation, mais enfin, tout cela proportionné à la mesure de mon cœur étroit, de mon esprit borné. Je suis « celle qui n'est pas », mais j'ai confiance, puisque je demeure unie à Celui dont les mérites emportent, purifient et divinisent nos chétifs et impuissants désirs.

A la même, 26 mai 1930

... Maintenant, la volonté divine ne laisse place en moi à aucun regret, envie ou désir... si ce n'est le désir de m'adapter à cela de plus en plus : alors, *tout* est bien...

L'âme qui s'est donnée ne veut plus rien prévoir, elle jouit de ne rien savoir sinon que Jésus sait tout, peut tout et dispose de tout dans l'Amour. Quelle paix! C'est la paix des cimes, qui n'empêche pas que les vallées soient parfois pleines d'orage...

A la même, 14 septembre 1930

Tu m'as *beaucoup* donné dans cet ordre de la foi et je voudrais pouvoir le dire, mais non, je ne le voudrais même plus, je ne veux que *sa volonté*, et Il fait en moi un tel silence, un si réel dénuement, que les mots manquent comme le reste.

Tu m'as dit le mot libérateur de la grâce en quelque sorte, en approuvant l'*entière passivité*. De cela sois bénie, ma sœur chérie, mon âme te devra *tout*. Si rien ne vient sous ma plume, n'accuse pas mon cœur, *toi tu*

sais, et entre nous aucune convention ne joue plus. Oh! que c'est bon! Pouvoir laisser tomber tout le reste et ne laisser monter que la seule vraie flamme et ne se réjouir plus que de l'essentiel et se sentir peu à peu mourir à tout ce qui n'est pas Lui.

A la même, 20 décembre 1930

Je Le laisse doucement me diminuer, me réduire à rien, encore plus *rien*, plus inutile que je ne le pouvais prévoir, mais je Lui demande de suppléer un peu à ce qu'Il m'empêche d'accomplir.

... Oh! que ne donnerait-on pour purifier ce regard intérieur! Mais, en te disant cette envie qui me traverse, je te dis, en même temps, la douceur de me tenir humblement dans la volonté de Dieu.

A la même, septembre 1931

Jésus en a décidé : je ne te reverrai pas et je n'accompagnerai pas Michel à Paris. Il ne pouvait rien me demander de plus pénible. Avec Lui, par Lui, j'adore cette volonté du Père, et *dans la foi*, je veux la recevoir comme un sacrement de son amour, mais que ce pauvre cœur humain trouve cela douloureux.

Ce que tu sais mieux que moi, c'est la façon adorable dont Jésus nous aide quand nous n'en pouvons plus. Il m'a en quelque sorte envoyé sainte Catherine à travers son *Dialogue*, et elle m'a fait réaliser « le trésor qu'il y a dans pareille détresse »; elle m'a parlé si doucement de la patience que je ne dis plus *Fiat* mais merci, ou plutôt cela se dit en moi sous l'impulsion irrésistible de la grâce, sous cette attirance de la croix que tu sais mieux que moi.

Richard Rolle
poète de l'Amour divin

Rolle a résumé sous les mots de *Calor* et de *Dulcor* l'ensemble des premières faveurs divines, grâces spirituelles avec leurs concomitants sensibles, que sainte Thérèse décrit dans les premières demeures du *Château* [1].

Au troisième stade, placé sous le signe des joies musicales : *Canor* ou *Song*, nous retrouverions à peu près, à l'analyse, les mêmes caractères.

C'est d'abord une expérience sensorielle. Nous avons vu Rolle la noter clairement dans cette chapelle où il entendit soudain un bruit de voix, de chants, au-dessus de sa tête, suivi de « la plus ravissante musique où son esprit demeurait baigné ». Hallucination auditive d'abord [2] : il croit entendre le chant des anges, qui peu à peu entre en lui, change sa prière en musique, et enfin, sous la violence de l'émotion, lui fait proférer un chant réel, extatique : « Je me mis à chanter tout haut ce que je disais tout bas, en secret, à mon Créateur. »

L'expérience ne fut pas unique, ainsi qu'il appert de

1. Voir *La Vie Spirituelle*, décembre 1939 : « Le dénuement et l'Amour dans la vie de Richard Rolle. »

2. Toutes réserves faites sur la cause originelle, profonde, de ces phénomènes, laquelle peut être d'ordre surnaturel, il faut admettre que leur mécanisme psychologique plonge ses racines dans la vie subconsciente et organique, et qu'il est légitime de les appeler tout au moins des hallucinations psychiques. — Tout ce passage du chapitre XV du *Fire* est d'ailleurs fort curieux à analyser pour le psychologue : description involontaire d'une extase, avec ses différentes phases, ses retours de conscience, etc...

bien des passages du *Fire of Love*. Rolle nous répète que la prière du contemplatif n'est pas semblable à celle des autres hommes :

> Un tel amant de Jésus-Christ, lorsqu'il est établi *in sublimitate mentis*, et ravi hors de lui-même par l'amour du Christ, il est emporté dans une joie merveilleuse, et une musique est infuse en lui, de sorte qu'il semble chanter ses prières avec des notes; et sa bouche aussi émet une mélodie qui, quoique cachée aux autres hommes, est pleine de beauté pour Dieu et pour lui-même.

Il ne faut pas s'en étonner ni l'en blâmer, ajoute Rolle :

> Parce qu'il y a dans l'Église un chant ordonné et réglé, des chanteurs qui doivent entraîner le peuple à la piété en louant Dieu, certains sont venus me trouver en me demandant pourquoi je ne chantais pas avec les autres, lorsqu'ils me voient aux offices solennels. Chacun, disaient-ils, est tenu de glorifier son Créateur à haute voix. Je n'ai pas répondu, car ils ne pouvaient savoir que moi aussi je chantais doucement à mon Créateur; et ils n'auraient pas compris comment je le faisais... Alors ils se sont élevés contre moi, parce que je fuyais ces chants publics, et la douceur des orgues qui font plaisir au peuple, ne fréquentant l'église que si je ne pouvais entendre la messe ailleurs, ou lorsque les méchantes langues m'eussent accusé de ne pas y paraître en une fête solennelle...

Pour lui, il aime mieux se tenir dans la solitude et écouter sa mélodie intérieure :

> J'ai laissé parler ceux qui disaient qu'elle était une feintise, ou une imagination, ceux qui me blâmaient sans comprendre, et j'ai fait ce que je devais faire dans l'état où Dieu m'a mis... En vérité, une joie invisible est venue en moi, j'ai senti mon cœur devenir chaud sous le feu de l'amour; et il s'est retiré de toutes les choses basses, en sorte que, chantant en Jésus, j'ai laissé toutes les musiques extérieures pour celle qui me ravissait intérieurement.

Parfois, ce chant silencieux de l'âme éclate au dehors. Rolle n'a pas trouvé ce fait, dit-il naïvement, dans les écrits des docteurs; c'est donc dans son expérience personnelle :

> Alors, le son jaillira jusqu'à sa bouche, et il chantera ses prières sur une musique céleste; et sa langue sera lente, à cause de la surabondance de la joie intérieure... en sorte que ce qu'il pouvait dire en une heure durera peut-être plus de la moitié d'une journée. Dans ces moments d'inspiration, il sera seul, au lieu de chanter avec la foule ou de dire les psaumes. Je ne dis pas que tous doivent faire ainsi, mais seulement celui à qui cela est donné; et qu'il se laisse conduire alors par le Saint-Esprit... — Quand le *Canor* le saisit, son esprit semble s'élancer sur les ailes de sa propre musique... car, en vérité, son chant, qu'il soit silencieux ou articulé, est de l'amour en acte [3].

Heat, *Sweetness* et *Song*, chaleur, douceur et chant, ces trois états sont souvent mêlés; l'âme passe de l'un à l'autre, ou goûte en même temps les trois joies.

> Parfois elle éprouve surtout la chaleur et la suavité, et ne chante qu'avec peine; parfois, sentant moins la chaleur, elle est emportée jusqu'au chant par un grand mouvement très doux. Souvent aussi elle s'élève tout de suite joyeusement au chant spirituel, et elle sent que chaleur et douceur de l'amour sont en elle.
>
> Néanmoins la chaleur n'est jamais sans douceur. Et... le chant intérieur, troublé par le bruit de ceux qui parlent alentour, retombe à la méditation. Dans la solitude, tout se retrouve aisément, car là l'Aimé parle au cœur de l'amant, comme un amoureux timide qui n'embrasse pas

3. W. Hilton, dans un traité intitulé : *The song of Angels*, dit de même : « Quand l'âme est élevée au-dessus de la sensualité, et qu'elle a perdu toute pensée des choses terrestres, alors, en grande ferveur d'amour et de lumière (si Dieu le permet), elle peut entendre et sentir une musique céleste, faite par la présence d'anges qui aiment Dieu » (cité par Miss Underhill). — On trouve dans la vie de Suso plusieurs épisodes « musicaux » qui rappellent beaucoup ces extases auditives de Rolle.

sa bien-aimée devant les hommes, et ne lui parle plus en ami, mais en indifférent et en étranger.

Toutefois Rolle place nettement le *Canor* au plus haut degré des grâces divines. Beaucoup ont connu le feu de l'amour sans connaître son chant, dit-il. Il faut, pour mériter de l'entendre, une longue préparation, une âme bien purifiée. La *chaleur* peut tromper; le démon de midi peut glisser dans les âmes une fausse *douceur*; mais le chant n'est envoyé qu'à celle qui est parvenue à la perfection de l'amour. Quand elle le connaît, dit encore Rolle, elle connaît aussi le chant des anges, car l'un et l'autre sont de même nature, ici et dans les cieux. De même qu'il se représente la vie des bienheureux comme un concert de louanges sans fin, de même il assimile — par expérience — la contemplation à un chant; et de l'une à l'autre il y a une continuité, un enchaînement naturel. Je ne connais pas de mystique qui ait aussi peu recouru aux images de la vue et de la lumière[4], et qui paraisse vraiment n'avoir eu, d'après ses livres, aucune vision, intellectuelle ou imaginaire. En revanche, les images auditives abondent, et ce tempérament d'artiste, de musicien sans doute[5], communiquait avec l'Invisible par des états émotionnels où dominaient les impressions musicales. Là où d'autres parlent d'illuminations, Rolle parle d'harmonies; là où ils sont éblouis, il est enivré de sons. Ne croyons pas pour autant que ses révélations furent moins hautes : la connaissance mystique n'est pas sur le plan intellectuel, et Dieu peut se révéler au cœur par les moyens et sous le mode qu'il lui plaît de choisir. Ici-bas, nous ne le connaissons que *per speculum* : pour Rolle, le miroir

4. En voici quelques rares exemples : « They are gladdened with the playful shining of light. » — « With wisdom unwrought they are enlightened. »

5. Il ne nous dit nulle part s'il jouait de quelque instrument. Mais à coup sûr il chantait. Et son amour de la nature paraît tout concentré dans les jouissances de l'ouïe.

réfléchit des sons plutôt que des rayons; *et in aenigmate*, sous des voiles, sous des symboles : pour Moïse, c'est un buisson de feu; pour Paul, une lumière venue du ciel; pour Rolle, une musique mystérieuse, qui révèlent le Dieu caché [6].

*
* *

Ainsi, nul plus que Rolle ne donne l'impression que l'amour divin est un don d'en haut, gracieux et joyeux. Pourtant, ne nous y trompons pas : il est aussi, du côté de l'homme, un long effort, une rude maîtrise de tout ce qui s'oppose à l'élan de l'âme vers son Créateur. Sous ces chants et ces suavités qui remplissent les pages du *Fire of Love*, il ne faut pas croire qu'il n'y a que facilité et jouissance. Rolle n'a pas insisté sur le côté négatif de l'extase, sur les épreuves intérieures qui en sont la rançon d'abord, ensuite le ressort. Il préfère ne montrer que le but : la vie future commencée dès ici-bas, les cieux ouverts et versant déjà leur rosée sur le cœur de l'homme. La nuit des sens et de l'esprit, l'*horrenda noche* de saint Jean de la Croix, n'apparaît jamais dans ses pages.

Il suffit pourtant de lire entre les lignes pour savoir

6. Saint Augustin de même, dans l'*Enarratio in Psalmum* XLI : « C'est ainsi que le Psalmiste... fut conduit jusqu'à la maison de Dieu : en suivant l'attrait d'une certaine joie, d'un plaisir intime, mystérieux, caché, comme si de la maison de Dieu lui venait le son de quelque instrument suave. Et lui, tandis qu'il marchait dans le Tabernacle, entendant une certaine musique intérieure, conduit par sa douceur, et se retirant, à l'appel de cette musique, de tout le bruit de la chair et du sang, se trouva mené jusqu'à la maison de Dieu.

« ... Dans la maison de Dieu règne une allégresse sans fin. Les chœurs des anges célèbrent la présence de la Face de Dieu, la joie qui ne s'éteindra jamais. De ce concert éternel vient aux oreilles du cœur un chant mystérieux, mélodieux et doux, à condition que le bruit du monde ne l'étouffe point » (cité par Dom Butler, *Western Mysticism*).

que, comme tous les contemplatifs, il a dû acheter ses joies, et boire d'abord le *bitter drink of penance*, les eaux amères de la pénitence. Si nous ignorons ses mortifications, nous n'ignorons pas ses soupirs, ses dépressions, cette *heaviness* qui revient si souvent et qui, tandis que la cime de l'âme reste dans la paix, accable la partie inférieure, où il se sent « triste et sans lumière ». Il a connu la prière d'aridité comme la prière de consolation. Et il a subi l'épreuve de toutes les tentations, ces « fiend's darts », ces flèches du démon qui rôde, plus acharné, autour des âmes consacrées à Dieu [7].

D'autre part, non seulement le *De emendatione vitae*, mais même le *Fire of Love* pourraient, aussi bien que de traités mystiques, être qualifiés de livres ascétiques. Ascèse toute subordonnée sans doute à la prière contemplative et destinée à la favoriser; ascèse qui ne cherche point la rigueur pour elle-même, mais seulement pour obtenir cette « pureté de cœur » qui est la condition de toute haute prière; ascèse pratique enfin, discrète, silencieuse, qu'on dirait conforme à la bonne éducation anglaise; mais qui n'en sait pas moins que « le Christ a voulu souffrir pour entrer dans sa gloire », et qu'il faut s'unir à ses souffrances pour entrer dans sa joie. Le *way of penance* mène seul à la contemplation. Le *Canor*, le troisième degré de cette contemplation, est *wondrous to win*, extraordinairement difficile à conquérir.

> Celui-là donc qui a pratiqué longtemps la pénitence, s'il sent encore que sa conscience lui reproche quelque chose, assurément il n'a pas fait pénitence parfaite. Que les larmes soient donc encore son pain de jour et de nuit, car s'il ne se purifie pas lui-même dans les pleurs et les soupirs, il ne viendra pas à la douceur de la contemplation.

Remarquons enfin que les trois états d'oraison que

7. Voyez les chapitres : *De la tribulation*, *De la patience*, v et vi du *Mending of life*.

Rolle a désignés par des images sensibles, s'ils n'ont pas la rigueur d'une classification, marquent pourtant les phases d'un progrès spirituel. Il a décrit les premières joies comme inattendues, gratuites; mais il dit pourtant qu'il faut les acquérir et les mériter :

> Ne croyez pas qu'au commencement de sa conversion un homme puisse courir aux sommets de la vie contemplative et en goûter la douceur, puisqu'il est bien connu que la contemplation s'acquiert à beaucoup de temps et beaucoup de peine, quoiqu'elle soit accompagnée de beaucoup de joie quand elle est donnée.

Quelle description peut être plus classique que celle-ci :

> Au commencement il leur est donné [aux contemplatifs], rarement et brièvement, comme qui dirait le temps d'un clin d'œil, d'éprouver quelque avant-goût des choses divines; puis, avançant peu à peu, ils sont fortifiés à la longue dans l'esprit. Ensuite, lorsqu'ils ont reçu la gravité des pensées, et atteint, autant qu'il est possible à notre fragilité présente, la stabilité de l'esprit [8], car un

8. C'est là, semble-t-il, ce que Marie de l'Incarnation appelle son « état foncier et permanent », un état stable, apaisé, auquel l'âme arrive après avoir reconquis un équilibre longtemps rompu par la violence des grâces mystiques. Rolle y revient en termes plus précis au chapitre VII du *Fire*. Après avoir parlé du ravissement *out of fleshly feeling*, de l'extase accompagnée de perte totale de conscience, il dit : « Il y a une autre sorte de ravissement, sans perte de la sensibilité; c'est l'élévation de l'esprit en Dieu par la contemplation... Ceci arrive à l'âme dévote quand toutes ses pensées sont ordonnées dans l'amour de Dieu, et que l'agitation de l'esprit s'arrête et se fixe. Désormais, elle n'est plus inquiète et instable; mais, rassemblant tous ses désirs en un seul, elle les fixe sur le Christ; elle sort d'elle-même et se donne à Lui, comme s'il n'y avait plus au monde que le Christ et l'âme aimante. Elle lui est donc liée par le lien de l'amour, que rien ne rompra plus, et l'esprit se dépassant lui-même, prenant son vol au-dessus des frontières du corps, tire du ciel une transformation merveilleuse. [*Moisture*, dit l'anglais; comment traduire ce terme familier à Rolle, avec le verbe *moisten* ? C'est l'état de l'âme *trempée*, transformée dans les eaux de la grâce.] L'âme ne serait jamais parvenue là si la grâce de Dieu ne l'avait ravie à toutes ses attaches intérieures, établie dans l'abîme de la hauteur divine... »

grand travail de perfection est nécessaire pour arriver à ressentir la joie de l'amour de Dieu...

Encore ce travail ne les mènera-t-il pas loin, sans le bon plaisir de Dieu :

> Néanmoins on ne voit pas que tous, quelque grande que soit leur vertu, éprouvent vraiment la chaleur de l'amour incréé, infus, ni puissent chanter en eux-mêmes le chant de la louange divine. Ce mystère est caché à beaucoup; il n'est révélé qu'à un bien petit nombre, car plus haut est ce degré, moins il y a d'hommes qui l'atteignent en ce monde.
>
> Il ne faut point s'étonner si on ne trouve guère de saint, ni d'homme si parfait et si ravi en haut amour, qui dans la contemplation s'élève à la douceur de la mélodie, c'est-à-dire qui puisse recevoir en lui la musique divine qui est versée en son âme, et qui puisse la renvoyer en louange à Dieu.

Ainsi, sous des apparences de fantaisie, de transposition poétique, cette description de la montée mystique demeure bien traditionnelle. L'expérience intime de Rolle, si originale soit-elle, rejoint celle de tous ses frères. C'est une des constatations les plus frappantes de la psychologie des mystiques, que cet accord profond dans l'essentiel de leur message, sous la diversité des symboles qu'ils ont cherchés pour l'exprimer. Dieu sensible au cœur ; Dieu présent mystérieusement à la conscience, Dieu touché par l'âme dans sa réalité ineffable : voilà le fait qu'ils proclament tous, avec une surprise qui garantit leur sincérité, avec une certitude qui domine leurs doutes et leur étonnement. Qu'ils soient des visionnaires comme Juliane de Norwich ou des sensitifs comme Rolle; qu'ils revivent la Passion du Christ jusque dans leur chair ou pénètrent les mystères du Verbe et de la Trinité; qu'ils appellent Dieu dans les ténèbres ou dans la lumière ; qu'ils soient des métaphysiciens comme saint Jean de la Croix ou d'humbles cœurs enflammés comme Marguerite-Marie, ils s'accordent à proclamer que Dieu

est Amour, et que par-dessus l'abîme qui sépare l'Infini du néant Il veut s'unir par amour à sa créature. Rolle, à sa manière, ne fait pas autre chose que redire cette merveille. Et jamais, en effet, on ne nous la redira assez. Sans doute, psychologue plus que philosophe (comme tous les mystiques anglais), il nous montre, dans cette rencontre inouïe, la part de l'homme plus que celle de Dieu : le cœur humain échauffé, exalté, mué en chant par l'amour divin, devenu, comme il dit de lui-même, *a pipe of love*, une flûte d'amour. Son œuvre est un cantique alterné de joie et de désir :

> C'est l'amour qui me tourmente, c'est l'amour qui me ravit. Il châtie, parce que celui qu'on aime tant ne nous est pas donné tout de suite; il réjouit, parce qu'il nous soutient par l'espérance, et que cette chaleur met en nous un plaisir qui passe toute idée.

Plaisir, tourment : on dira peut-être que tout cela n'est encore que sentiment, et que, Dieu étant bien au-delà de cette région du sensible, Rolle ne s'est pas élevé très haut dans son ascension vers l'Être[9]. Il ne nous appartient pas d'en juger : ces choses-là demeurent le secret des âmes. Rolle a transcrit des moments de contemplation, d'union mystique, en états de sensibilité. Il est impossible de dire, d'après ce langage émotionnel, quels sont la nature et le degré de l'union réelle. A pren-

9. On se souvient de l'admirable passage d'Angèle de Foligno, au Septième Pas : une âme de femme qui s'élève bien au-dessus de tout sentiment, dans une région où l'intelligence elle-même s'arrête aveuglée : « Dieu me tire avec lui. Et si je dis qu'Il me tire avec douceur, ou avec amour, ou avec aucune chose qui puisse être nommée, ou pensée, ou imaginée, tout est faux... Et si je dis que c'est tout Bien, je le ravage. Et en cette Trinité que je vois avec une si grande ténèbre, il me semble que je me tiens et gis en son milieu. Et ceci me tire plus qu'auparavant aucune chose que j'aie eue, ou aucun bien qu'auparavant j'aie jamais dit.

« Et je ne me souviens, quand je suis en elle, d'aucune humanité du Dieu-homme, ni d'aucune chose qui ait forme. Et cependant alors je vois tout et je ne vois rien » (traduction du P. Doncœur).

dre légèrement les descriptions de Rolle, ne croirait-on même pas parfois qu'il n'y a guère là que le mysticisme naturiste des poètes, les intuitions émotives d'un Keats, d'un Mordsworth, d'un Richard Jefferies, d'un William Blake ? Mais nous savons, d'autre part, que Rolle n'est parvenu à ces états qu'en partant d'une foi vive, d'une longue ascèse, d'un amour ardent du Christ : c'est assez pour conclure qu'ils doivent être l'expression de grâces surnaturelles. Le langage des images ne peut être qu'une transposition lointaine des relations de l'âme avec Dieu. Et c'est un langage sur lequel on ne peut se mettre d'accord, comme sur celui des signes mathématiques. Il est essentiellement individuel et mystérieux. Des textes de Rolle, on pourrait presque inférer qu'il n'a même pas passé par la nuit du sens. Il est clair que ce serait tout à fait exagéré, et probablement inexact. C'est un exemple de la difficulté d'interprétation des textes mystiques, et de la prudence qu'on doit y apporter [10].

En revanche, on dirait avec plus de justesse que Rolle n'a pas essayé, comme certains mystiques, de dire ce qu'est Dieu en lui-même, mais seulement ce qu'il est pour l'âme qui le cherche :

> Tu demandes ce qu'est Dieu ? Je te réponds en peu de mots : il est tel et si grand qu'aucun autre ne peut lui ressembler, si peu que ce soit. Tu ne trouveras jamais une réponse appropriée à cette question. Je ne le sais point, les Anges ne le savent point, les Archanges ne l'ont pas appris. Comment voudrais-tu connaître ce qui est inconnaissable et impossible à enseigner ? Dieu lui-même, le Tout-Puissant, ne pourrait t'enseigner ce qu'il est. Car alors tu aurais la science et la sagesse de Dieu; et ni toi ni aucune créature ne peut l'avoir... Dieu seul peut se con-

10. C'est peut-être le cas de rappeler ici le mot de Pascal : « Le cœur a ses raisons... », et celui de Joubert : « Les êtres métaphysiques, Dieu, l'âme humaine et les esprits, se connaissent par le sentiment beaucoup plus que par conjoncture et surtout par combinaison... Cherchons nos lumières dans nos sentiments. Il y a là une *chaleur* qui contient beaucoup de *clartés* » (*Journal*, p. 789).

naître lui-même. Qu'il te suffise de savoir que Dieu est, ne cherche pas à savoir ce qu'il est.

Une fois seulement, à la fin du *Mending of life*, Rolle essaye de pénétrer dans ces cieux dont la porte s'est ouverte pour lui, et nous donne alors de la contemplation une définition plus intellectuelle. Ce curieux passage, je ne sais pourquoi, me semble le reflet d'une lecture, plutôt que d'une expérience intime. Et Rolle, dirait-on, y aperçoit de loin des régions où il n'a pas pénétré :

Telle est la vie contemplative si elle est bien ordonnée. Par un long usage des exercices spirituels, nous parvenons à la contemplation des choses éternelles. L'esprit est vraiment soulevé, admis à voir les choses du ciel, quoique parmi des ombres et comme en un miroir, non clairement et directement : tant que nous vivons par la foi, nous ne voyons que des reflets et des ombres. Notre œil spirituel ne peut voir cette lumière divine telle qu'elle est, mais il sent qu'elle est là pendant qu'il éprouve la saveur et la chaleur de cette lumière inconnue [11]... Peut-être des hommes saints et contemplatifs voient-ils vraiment la face de Dieu. Soit que leur esprit soit ouvert (pour comprendre la Sainte Écriture, ou pour jeter un regard par la porte du ciel : ce qui est plus). On pourrait dire : tous les obstacles entre leur esprit et Dieu sont écartés, leurs cœurs sont purifiés, et ils voient les habitants du ciel. Il y en a qui ont reçu ces deux faveurs.

De même qu'un homme qui se tient dans l'obscurité ne voit rien, de même, dans la contemplation... nous ne voyons aucune lumière sensible. Le Christ aussi fait de l'obscurité son lieu de repos, et nous parle dans une colonne de nuée...

Quoi qu'il en soit, Rolle n'a pas insisté sur la contemplation obscure. Ce sera l'œuvre de son quasi-contem-

11. Un auteur contemporain, Dom Chapman, qui a beaucoup écrit sur la contemplation obscure, dit, avec l'humour qui le caractérise : « Mais la lumière divine est souvent un rayon ultra-violet, qui échauffe — ou qui brûle — sans être visible » (*Lettres spirituelles*).

porain, l'auteur du *Cloud of unknowing*. Connaissance, amour : double profondeur d'une même chose; Rolle ne met l'accent que sur l'amour. Les mystères du dogme chrétien, les secrets de la Trinité divine ne l'attirent point; bien vite il ferme les yeux sur sa joie intérieure : « Mais ce que nous en ressentons est une joie sans pareille [12]... »

Et voici surgir le reproche qu'on fait souvent — du dehors — aux mystiques : centrés sur eux-mêmes, absorbés par leurs joies ou leurs souffrances intimes, ils oublient volontiers le second commandement de l'Amour.

Je ne crois pas que Rolle l'ait mérité. Ce solitaire, qui pensait que le monde est méchant et qu'on n'y trouve point Dieu, a maintes fois quitté ses ermitages pour aller vers ses frères et leur partager la manne céleste qu'il recevait dans sa solitude [13]. Il a beaucoup écrit, non seulement pour s'épancher, mais pour « allumer l'amour ». Il a rayonné sur son siècle, nous dit-on, par ses écrits, et il semble bien que tous les mystiques anglais, jusqu'à Dom Baker trois siècles plus tard, lui doivent quelque chose [14]. Il a prêché les vertus sociales, le pardon des in-

12. Il dit encore : « La contemplation est difficile à définir. Les uns disent qu'elle est la connaissance des choses invisibles et futures... D'autres qu'elle est un libre regard sur les vérités de la sagesse, dans une vision vraiment extraordinaire... D'autres disent, et disent bien, que c'est la joie qu'on ressent des choses célestes... Pour moi, il me semble que la contemplation est le chant joyeux de l'amour de Dieu qui envahit l'esprit avec la douceur des louanges angéliques. Cette jubilation est le but de la prière parfaite en cette vie... C'est pourquoi le Psalmiste dit : *Beatus vir qui scit jubilationem...* »

13. Il ne courait pas les routes, cependant, comme les Mendiants; encore moins comme les *Gyrovagues* ou les *Sarabites* de son époque, « qui sont, disait-il, le scandale des Ermites ». Il s'est tenu à égale distance des Anachorètes, fixés dans leur solitude, et des itinérants.

14. Ses principaux ouvrages, en dehors de ceux que j'ai cités, sont : *Contemplations of the dread and love of God*; *Remedy against temptations*; *The Prick of conscience*, poème-méditation sur l'instabilité de la vie, qui devint fort populaire. Des méditations sur la Passion, des paraphrases des Psaumes, un *Eloqium nominis Jesu*,

jures, la douceur, l'humilité, la courtoisie. Et n'est-ce pas le meilleur bienfait que d'enseigner aux hommes la prière et l'amour, de faire descendre sur la terre un rayon du Paradis? *Love is not lazy*, dit-il, l'amour n'est pas paresseux, l'action est fille de la contemplation. En dépit de quelques apparences, Rolle, pas plus qu'il n'est un amateur, n'est un égoïste, un *selfish recluse*.

Cependant, moins sociable que son grand frère le Chanteur d'Ombrie, il ne s'entoura pas de compagnons, et ne songea point à fonder une famille spirituelle. Il n'eut pas, surtout, les grands desseins de François d'Assise : de réparer la maison de Dieu qui chancelait, de renouveler le cœur des hommes par un retour à la vie évangélique. Il apparaît comme une réplique en grisaille, un crayon léger du saint d'Assise. Tel de ses gestes est franciscain, tel de ses accents aussi; mais il n'a pas cette souveraine aisance pour vivre ici-bas dans le surnaturel, pour unir le ciel et la terre, le Créateur et sa créature, dans un accord qui ne s'est rencontré peut-être qu'une fois. Le monde reste pour lui sans lumière : c'est le triste exil de ceux qui regrettent leur patrie céleste; puis le sombre empire de l'orgueil[15], de la chair souillée (*filth of the flesh*), de la jalousie, la haine et la calomnie. Fuyez-le, dit-il, fuyez-le pour le monde invisible que Dieu révèle à ceux qui le cherchent. Mais Rolle appelle

qui parut à Anvers en 1533, avec l'*Incendium amoris*. Et aussi la traduction en anglais de nombreux passages de l'Écriture, ce qui enlève à Wiclef l'honneur que les Protestants lui attribuaient d'avoir été le premier à traduire la Bible en langue vulgaire et d'avoir été ainsi un des fourriers de la Réforme. Une des preuves de l'influence des écrits de Rolle est le grand nombre de copies qui existent encore dans les bibliothèques d'Angleterre. Une autre est que les Lollards essayèrent de se servir de ses écrits pour propager leurs doctrines, en remaniant et adultérant divers passages.

15. Il a souffert de ce qui était sans doute une des plaies de son époque : l'orgueil des hauts dignitaires de l'Église; et il a mêlé dans le même mépris les « *great divines* », les théologiens gonflés de leur science (une vieille femme les passe en amour de Dieu) et les prélats gonflés de leurs honneurs ou de leurs richesses.

ses frères avec lui dans la solitude et le secret; au lieu que François a le cœur assez pur et clair pour voir rayonner la face de Dieu dans toute la création.

Pourtant, si l'âme de Rolle plie souvent sous la tristesse et l'amertume, c'est un chant de joie qu'elle exhale dans cette vallée de larmes:

> Nos docteurs disent : Les parfaits devraient pleurer, et plus ils sont parfaits, plus ils devraient avoir de larmes, parce que cette vie est misérable, et la vie éternelle se fait trop attendre. Pour moi, la force et la douceur de ma joie intérieure font que mes yeux ne peuvent plus pleurer... Celui qui a pu trouver l'amour et le connaître verra sa tristesse changée en une joie indicible... Chantant en Jésus, il ressemble à un oiseau qui chante jusqu'à la mort.

« Frère Léon, veux-tu savoir ce que c'est que la joie parfaite ? » Rolle n'est guère moins persuasif lorsqu'il invite ses frères à trouver sur les pas de Jésus, dans la douce compagnie de Jésus, la vraie et l'unique joie d'ici-bas.

Car, avec saint François et tout le moyen âge depuis saint Bernard, c'est en s'attachant au Christ que Rolle s'élève vers le Dieu ineffable. Non pas que son imagination s'attarde longuement autour des mystères de la vie humaine du Christ, que son cœur s'enflamme sur la Passion : le nom de Jésus, à lui seul, l'émeut peut-être plus que les souffrances de Jésus[16]. Le *Fire of Love* est une douce cantilène, enrichie d'harmoniques profondes, sur le poème : *Jesu, dulcis memoria.* Toutes les pages de Rolle répètent le

> **Nil canitur suavius,**
> **Nil auditur jucundius,**
> **Nil cogitatur dulcius...**

16. Il n'a pas connu, du moyen âge, le *don des larmes*, la componction du cœur, uni aux souffrances du Christ pour les péchés des hommes. On ne le rencontre pas, comme François, pleurant sur les routes : « Qu'as-tu, mon frère ? — Ah! il me faudrait parcourir l'univers ainsi, en pleurant la Passion de mon Seigneur. »

Et toutes expriment le ravissement de l'âme qui a cherché, qui a trouvé Jésus :

Sed quid invenientibus...

Mais si Rolle chante ainsi le nom de Jésus, ce n'est pas pour le plaisir de vocalises poétiques; c'est parce que Jésus est vraiment pour lui la Voie, la Vérité et la Vie. C'est parce qu'il s'est attaché humblement à l'imitation du Christ. C'est parce que ce mystique, peu porté, nous l'avons vu, vers la spéculation, peu tenté par le mystère du Transcendant, s'attache à la divinité qui s'est rendue sensible et présente en revêtant notre humanité. Il n'a pas à faire effort, comme certains mystiques, pour passer du Dieu invisible et inexprimable au Dieu fait homme. Qu'on en juge par cette page, choisie entre cent autres :

L'âme établie dans ce degré d'amour n'aime que Jésus; elle n'appelle, elle ne désire que le Christ... Elle se détache de tout ce qui ne lui sert pas à mieux aimer le Christ. Tout ce qu'elle fait lui semble inutile et insupportable qui ne la conduit pas vers le Christ, l'objet et le terme de son désir. Et plus elle vit ainsi en lui, plus elle devient brûlante d'amour pour lui et plus elle lui ressemble.

O mon âme, quitte l'amour de ce monde et plonge-toi dans l'amour du Christ; qu'il te soit toujours doux de parler, de lire ou d'écrire de lui. O Dieu, mon âme désire te voir ! Elle crie vers toi de loin. Elle brûle et languit en l'amour de toi. O amour qui ne trompe point, tu m'as subjugué ! O douceur, ô beauté éternelle, tu as blessé mon cœur et maintenant il défaille sous la joie. Je ne sais si je vis ou je meurs; car je ne puis supporter la douceur d'une telle majesté dans cette chair qui doit périr.

O divine charité... tu entres hardiment dans la chambre du Roi éternel. Tu n'es pas honteuse de recevoir Jésus. Il est celui que tu as cherché et aimé. Le Christ est tien : saisis-toi de lui, il ne peut te repousser, puisque tu ne désires que lui obéir... O amour joyeux, fort, exaltant, brûlant, obstiné, résolu, inextinguible, qui jettes toute mon âme au service de la divinité... tu réclames pour toi tout ce que nous faisons, tout ce que nous éprouvons, tout ce que nous sommes.

Aussi, que le Christ soit le commencement de notre amour.

Ainsi Rolle, après et avant tant d'autres, nous enseigne que le mysticisme proprement catholique est enté profondément sur le Christ. Rolle s'exprime en poète, mais il pense et prie en chrétien. La tradition catholique la plus orthodoxe peut revendiquer ce gentil *minstrel* de l'amour divin.

Maintenant, je me demande si tout ce que je viens d'écrire de Rolle n'était pas bien inutile. Il est peut-être de ces figures qui rayonnent d'autant moins qu'on essaye de préciser leurs traits et d'expliquer leur charme. Sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, merveilleux génies d'analystes, nous invitent eux-mêmes, en quelque sorte, à fixer avec eux, sur le plan logique et psychologique, les phases de leur prière, les étapes de leur vie mystique. Rolle, lui, n'a rien d'un théoricien; il n'enseigne pas les voies de l'oraison. Il ne faut, pour le suivre, que se laisser prendre à cette douce mélodie de l'amour divin qui court à travers ses pages. J'ai dit qu'il rappelait souvent l'auteur de l'*Imitation*. C'est que celui-là aussi nous persuade autant par son chant que par ses paroles. Richard Rolle est un connaisseur moins profond du cœur humain, un médecin des âmes moins averti et attentif; mais leur nostalgie de la patrie céleste est la même, et, dans ce sentiment fait de désir et de jouissance, Rolle met peut-être mieux l'accent sur la joie. Un souffle est venu sur lui de la lumineuse Ombrie. S'il ne parle pas aux oiseaux, du moins il les écoute, et prend volontiers pour modèle le rossignol, « qui s'exhale toute la nuit dans le chant et la mélodie ».

C'est là ce qui fait le charme de Rolle : une âme heureuse et légère, qui ne peut contenir sa joie intérieure et qui la répand sur ses frères; une âme nostalgique pourtant, qui sent que la beauté du monde est passagère, la domination du monde trompeuse, et que les vrais biens de l'homme sont par delà les horizons terrestres.

PAUL RENAUDIN.

Saint Augustin

Sentiment de l'exil

« J'irai jusqu'à la maison de Dieu. »

Mais Celui qui possède une demeure dans le secret des cieux a aussi sur terre un tabernacle : son Église encore voyageuse. Or, c'est là qu'il le faut chercher, car dans le tabernacle te sera montré le chemin qui conduit à la demeure. En effet, quand « j'ai épandu mon âme au-dessus de moi », afin d'atteindre mon Dieu, pourquoi cet effort ? « Afin d'entrer dans le tabernacle. » Car je n'égarerai si je cherche mon Dieu hors de ce tabernacle. Parce que j'entrerai dans le tabernacle admirable, j'irai jusques à la maison de Dieu (Ps. XLI, 5). J'entrerai dans le tabernacle admirable, j'irai jusques à la maison de Dieu!

Et déjà, que de choses dans le tabernacle éveillent mon admiration! Ce tabernacle de Dieu sur terre n'est autre que les fidèles. J'admire qu'ils aient soumis leur corps et que « ne règne en eux ni le péché ni ses convoitises » (Rom., VI, 12), pas plus qu'ils ne font de leurs membres des armes d'iniquité, mais les consacrent aux bonnes œuvres pour l'[amour du] Dieu vivant. Oui, j'admire les membres de chair obéissant à l'âme qui sert Dieu. Je vois cette âme elle-même, soumise au Seigneur, régler sa propre activité, réfréner ses convoitises, chasser l'ignorance, aller au-devant des peines les plus dures et les

plus âpres, dispenser à autrui la justice et la charité. J'admire en cette âme de telles vertus, mais je ne suis encore que dans le tabernacle.

Je vais au-delà : et si admirable que fût le tabernacle, quand je parviens à la maison de Dieu, c'est la stupeur. De cette maison, le Prophète a parlé dans un autre psaume où, répondant à la difficile et embarrassante question qu'il s'était posée, à savoir : pourquoi sur cette terre le bonheur échoit-il aux méchants et l'affliction aux justes ? — il répond : « J'ai réfléchi pour comprendre ces choses, et grand a été mon embarras, jusqu'à ce que j'aie pénétré dans le sanctuaire du Seigneur et pris garde au sort final des méchants » (Ps. LXXII, 16-17). C'est là, en effet, que jaillit la source de l'intelligence : dans le sanctuaire de Dieu, dans la maison de Dieu. Là le Psalmiste a compris l'ultime jugement de Dieu et résolu le problème du bonheur des méchants et de la souffrance des justes. Et comment ? En ce sens que les méchants, si leur châtiment est différé ici-bas, sont réservés à des peines sans fin. Les justes, qui peinent ici-bas, sont éprouvés afin de recueillir l'héritage. Voilà ce qu'a compris le le Prophète dans le sanctuaire de Dieu : il y a reçu l'intelligence des ultimes jugements du Seigneur.

Montant au tabernacle, il parvint à la maison de Dieu. Tandis qu'il admirait les [justes], membres [vivants] du tabernacle, je ne sais quelle douceur, quelle volupté secrète l'a conduit à la maison du Seigneur comme si, de cette maison, lui fût parvenue la suave musique de l'orgue. Et comme il traversait ainsi le tabernacle, guidé par la douceur de cette mélodie intérieure, et fermant l'oreille au tumulte de la chair et du sang, il parvint à la maison de Dieu.

Il raconte lui-même, en effet, comment il fut conduit en ce voyage, pour répondre à notre question : « Tu admirais le tabernacle de la terre : dis-nous qui t'a mené jusqu'au secret de la demeure divine ? » — « Ce sont les cris de joie et les actions de grâces d'une multitude en fête » (Ps. XLI, 5). Ici-bas, quand les hommes célèbrent

des fêtes somptueuses, la coutume veut qu'ils fassent venir des joueurs d'instruments ou des chanteurs, afin que la musique excite au plaisir. Lorsque le passant les entend et demande : « Que fait-on ici ? » on lui répond qu'on y célèbre une fête, une naissance ou des noces. Ainsi les chants ne paraissent pas déplacés et le plaisir trouve son excuse dans la fête.

Dans la maison de Dieu, c'est une fête éternelle. Rien n'y est célébré de ce qui passe. Fête éternelle, chœur des anges, face à face divin, bonheur sans déclin. Ce jour de fête qui n'a pas commencé ne finira pas non plus. De cette fête éternelle s'échappe l'écho d'une délicieuse harmonie qui résonne aux oreilles du cœur s'il s'est fermé au tumulte du monde. Celui qui, entré dans le tabernacle, y contemplait les merveilles que Dieu accomplit pour la rédemption des fidèles, sentit son oreille caressée par la rumeur de la fête divine et fut emporté comme le cerf vers la source des eaux vives.

Tristesses présentes.

Mais, mes Frères, « les joies de notre vie mortelle sont un pèlerinage vers le Seigneur » (II Cor., v, 6); « ce corps mortel appesantit l'âme, cette demeure terrestre opprime l'esprit agité par de multiples pensées » (Sag., IX, 15). Aussi, quoique nous puissions parfois sous l'impulsion du désir, à la faveur d'une éclaircie, nous rapprocher assez des harmonies célestes pour surprendre quelque chose au moins de la maison de Dieu — pourtant, le poids de notre faiblesse nous fait retomber bientôt à nos habitudes, à notre vie de tous les jours. Autant, là-haut, de sujets de joie, autant, ici, de causes de tristesses.

En effet, ce cerf qui se nourrit de ses larmes nuit et jour, que le désir emporte vers les sources d'eau vive,

c'est-à-dire vers la douceur cachée du Seigneur; ce cerf qui épand au-dessus de lui son âme, afin d'atteindre ce qui est au-dessus de son âme; qui marche dans le tabernacle admirable jusqu'à la maison de Dieu; qui est conduit par le charme de cette mélodie intime et intelligible à mépriser les biens extérieurs et à se complaire dans les réalités invisibles — ce cerf n'est pourtant qu'un homme encore. Il gémit encore ici-bas; il porte encore une chair fragile; il est encore exposé aux scandales de ce monde. Il ramène donc à soi son regard en revenant pour ainsi dire des célestes hauteurs, et compare les tristesses qui l'environnent aux réalités qu'il a contemplées et quittées. « Pourquoi, dit-il, t'affliges-tu, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu? » (Ps. XLI, 6). Il n'y a qu'un instant, nous exultions d'une intime douceur; il n'y a qu'un instant, par le sommet de l'esprit, nous avions entrevu — mais dans l'éblouissement d'un éclair — l'immuable Réalité : pourquoi me troubler encore? pourquoi cette tristesse? Car tu ne doutes pas de ton Dieu. Tu as de quoi répondre à ceux qui te crient : Où est ton Dieu? Maintenant j'ai expérimenté l'Immuable : pourquoi me troubles-tu toujours?

Et ce fut alors comme si l'âme, dans le silence, répondait : « Pourquoi je te trouble? Parce que je n'habite pas encore le lieu où réside cette douceur qui m'a ravie comme à la dérobée. Cette source, puis-je m'y abreuver sans alarmes, sans craindre les surprises ou les scandales? Suis-je à l'abri de mes convoitises qui ne sont encore ni domptées, ni vaincues? Le démon, vigilant ennemi, cesse-t-il de me tendre ses filets perfides? Et tu me voudrais sans trouble, alors que je suis toujours sur la terre, cheminant encore loin de la maison de mon Dieu! »

« Espère en Dieu », répond alors le Psalmiste à son âme troublée, qui s'excuse pour ainsi dire de ce trouble : c'est que le mal ici-bas abonde. « Espère en Dieu et demeure en l'espérance. » En effet, « quand on voit ce qu'on espère, ce n'est plus espérer. Mais nous atten-

dons avec patience ce que nous espérons sans le voir » (Rom., VIII, 24-25).

Persévérer pour arriver.

« Espère en Dieu. » Pourquoi espérer ? « Parce que je proclamerai sa louange. » Que proclameras-tu donc ? « Qu'il est le salut de ma face et mon Dieu » (Ps. XLI, 7). Le salut ne peut venir de moi : je le dirai et le confesserai. Si donc ce cerf craint encore, parmi ces biens mêmes qu'il commence à goûter, c'est qu'il redoute d'être encore une fois surpris par l'ennemi. Aussi ne se flatte-t-il pas d'être définitivement sauvé. « Nous qui avons reçu les prémices de l'Esprit, nous gémissons en nous-mêmes, attendant la rédemption de notre corps » (Rom., VIII, 23). Quand notre salut sera parachevé, nous irons dans la maison de Dieu pour y vivre sans fin, et sans fin nous le louerons, Lui à qui il est dit : « Bienheureux ceux qui habitent en ta maison : ils te loueront dans les siècles des siècles » (Ps. LXXIII, 5). Il n'en est point encore ainsi; le salut promis n'est point accompli; mais je confesserai mon Dieu dans l'espérance et lui dirai : « Tu es le salut de ma face et mon Dieu. » « C'est en espérance que nous sommes sauvés. Or, voir ce qu'on espère, ce n'est plus espérer » (Rom., VIII, 24).

Persévère donc pour arriver; persévère jusqu'au salut. Écoute le Seigneur ton Dieu qui te parle dans l'intime de l'âme : « Patiente jusqu'à la venue du Seigneur, aie courage et que ton cœur soit ferme » (Ps. XXVI, 14). Car « celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé » (Mt., X, 22). « Pourquoi donc es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu, car je lui rendrai témoignage. » Et voici mon témoignage : « Il est le salut de ma face et mon Dieu » (Ps. XLI, 7).

Enarratio in Psalm. XLI.

Traduction nouvelle.

BILLET D'APOSTOLUS

Correspondance de guerre

L'absence a des effets étranges, on l'a noté bien des fois. Il y a des êtres que nous appelions nos amis et dont elle efface à jamais le souvenir. Vous connaissez ces relations de paquebot, de guerre, de pèlerinage. On se jurait une amitié éternelle..., et l'absence étendait sa neige sur tout cela. Au contraire, il y a des gens que vous n'avez vus qu'une fois, et vous êtes insensiblement poussé à leur écrire et à leur raconter ce que vous n'aviez confié à personne au monde. Dans ce cas l'absence unit et beaucoup plus que la présence qui vous aurait sans doute séparés par sa monotonie, sa vulgarité et ses contacts.

Bénies soient les lettres qui nous permettent d'entrer d'emblée en relation intime avec ceux que nous n'aurions jamais connus si nous les avions toujours fréquentés. Peut-être grâce à l'absence pourrons-nous reconnaître et redécouvrir ceux qu'une trop longue vie commune aurait fini par nous cacher aux regards.

Bénies soient les lettres qui nous permettent de nous rendre présents les uns aux autres malgré tous les obstacles et dont la rédaction nous force à chercher en nous ce qui est le meilleur pour le communiquer.

Bénies soient les lettres qui nous permettent de nous entretenir du Christ tout proche, des besoins des âmes,

d'échanger nos grâces; ces lettres aident en quelque chose la circulation de l'Esprit-Saint à travers le corps des fidèles. C'est par les lettres que nous pouvons encore, en temps d'épreuve et de séparation, former des assemblées dispersées où l'on rompt en commun le pain de la consolation et de l'espérance.

*
* *

Soignons nos lettres de guerre. Que chacune soit une œuvre de notre âme. Il ne s'agit pas d'édifier et de préparer des documents pour un procès de béatification éventuel. Une lettre qui voudrait édifier manquerait son but. Ce que nous demandons d'abord à une lettre, c'est de refléter un être. Il faut donc que le correspondant laisse sa plume courir selon les mouvements de son esprit et sans trop de préméditation. Mais cela ne veut pas dire que la lettre s'écrive sans application. On ne saurait croire combien l'on retombe vite dans le conventionnel ou même dans le médiocre si on ne fait effort pour soigner son langage et pour éviter d'être trahi par l'expression. On ne saurait dire combien il entre de facultés différentes dans une lettre bien faite. Et, si cette lettre est une lettre selon l'esprit, il y entre aussi beaucoup de sacrifice, car il faut que nous nous taisions nous-même et qu'un plus grand que nous parle par nous. Une lettre, c'est toujours un moyen que nous prêtons à Dieu pour atteindre, par notre entremise, le cœur d'un autre être.

*
* *

Un moyen d'enrichir nos lettres de guerre ne sera à la portée que d'un petit nombre : je le risquerai quand même. Dans une lettre d'une jeune femme à son mari, j'extrais ce passage qui m'a fort plu : « Il y a chez toi comme chez moi un grand nombre de problèmes qui seraient à mettre au clair, et comment te dire? à épurer. Les sentir tout le jour à l'état latent finit par décourager

ou à nous les rendre indifférents. Ne trouves-tu pas qu'en cherchant des formules pour ces problèmes, même si elles ne sont pas valables pour le moment, on provoque un vrai soulagement ? » Comme cela est vrai : les petits détails s'épuisent, les sentiments sont bien difficiles à exprimer; les idées, au contraire, attirent les mots et les phrases : quoiqu'elles paraissent froides et inutiles, au fond elles unissent plus que des mièvreries.

Qu'une femme profite de la retraite forcée et nécessaire de la guerre pour parler à son époux comme elle lui parlait à l'heure des fiançailles et dans la première fraîcheur. Pourquoi ne pas reprendre cette première vie à une heure où l'expérience aura donné plus de saveur à la vie ? Un livre lu en commun, quel beau moyen de correspondre ainsi pendant cet hiver qui s'annonce si lourd !

Qui nous empêcherait de choisir un livre spirituel, ou mieux, des pages de l'Évangile, et de déterminer qu'on lira le même chapitre la même semaine, qu'on s'enverra chacun quelques réflexions; et si rien ne nous vient à l'esprit, pourquoi ne pas se copier l'un pour l'autre les textes qu'on aura le plus aimés ? Voilà pour la correspondance entre ceux qui ne laissent guère de jours sans une lettre et qui veulent communiquer par les hautes parties de l'âme.

***

Qui sait tout ce qui peut sortir d'une telle correspondance ? Saint Paul écrivait non des traités, ni des homélies, ni des diatribes, ni des dialogues, ni des soliloques, mais des lettres : tout simplement, il s'asseyait dans le coin de quelque échoppe, dans l'ombre de quelque prison ou encore dans le brouhaha des passages, il songeait à des correspondants particuliers, et il leur écrivait selon leurs besoins. Même quand il dictait, il causait encore. Même quand il déployait les éléments d'une théologie, comme dans les Romains ou les Éphésiens, il gar-

dait toujours le souvenir d'une communauté particulière et de son état d'âme passager. Certes, sa pensée était mûrie par la prière, par la réflexion, par la méditation du Christ, par les épreuves, par le besoin de tout ramener à l'unité, par la poussée de l'Esprit, et personne ne poussa plus loin le souci d'ordonner toute sa pensée autour d'un point qui était le Seigneur, le Christ éternel ; il n'en reste pas moins que, sans l'appel des circonstances, sans les questions de ses correspondants, il ne nous aurait sans doute rien livré de son fond. Et, encore une fois, ces circonstances lui imposèrent d'écrire très vite, souvent dans des conditions misérables, comme on le voit par les Actes. En somme, la plus belle, la plus grande des théologies, celle que les Sommes *n'épuiseront pas, se trouve contenue dans de pauvres lettres écrites au milieu des catastrophes et des périls, que leurs destinataires ont conservées, recopiées et transmises.*

*
* *

Quelques conseils, enfin : « N'écris jamais si tu es triste. La mélancolie est un poison pour l'usage externe, on ne communique pas ses expirations. La tristesse dessèche les os, dit l'Écriture. Attends le sourire du jour, le calme du soir, la paix du matin. Si tu as une pensée de joie, elle appartient à tous, c'est la voler à la communauté que de la garder pour toi : communique-la donc. N'attends pas pour écrire qu'on t'ait d'abord écrit, car si chacun t'imitait... Devance, préviens, demande, la plus courte des lettres peut être longue par son écho. Un billet avec ton adresse, ta signature, un appel, c'est toute la présence. »

APOSTOLUS.

Comment travailler à la paix entre les classes ?

Rôle social de la vertu d'humilité

L'humilité, à elle seule, ferait de nous d'excellents agents de cette laborieuse concorde. Elle supprimerait tout ce qui, dans notre attitude distante, nos propos dédaigneux, nos silences mêmes, peut paraître blessant à nos frères des autres classes. Elle nous tiendrait prêts à corriger les erreurs d'appréciation qu'il nous arrive de commettre à leur endroit. Elle nous inclinerait à confesser nos torts envers eux, en nous accusant nous-mêmes pour les mieux excuser.

Plus humbles, nous ne refuserions pas de reconnaître les défauts du groupe auquel nous appartenons. Car un orgueil collectif, que nous prenons pour de l'esprit de corps, peut ici nous aveugler. Péril d'autant plus grave qu'il est inconscient. Ce défaut a un air d'innocence qui nous le fait tenir pour légitime et même un air de noblesse qui nous interdit de le renier. Ne procède-t-il pas d'un sentiment en apparence tout désintéressé, l'amour de nos compagnons ?

Pour gagner leur confiance entière, dans notre désir même de leur faire du bien, nous sympathisons généreusement avec eux, en partageant le plus possible leurs pensées, en faisant vibrer en nous leurs aspirations, jusqu'à la limite qu'un chrétien ne peut franchir. Ce qui est excellent. Ce qui est même un devoir. Mais à force de les aimer ainsi, ardemment, passionnément, nous nous exposons à devenir victimes d'un parti pris dont nous ne nous rendrons pas compte et dont nous aurons quelque peine à convenir.

Légitime en son principe, cet esprit de classe, cette fierté de classe risque de nous entraîner à des excès : une intransigeance, un exclusivisme, une susceptibilité qui rendraient impossible l'accord avec les groupes concurrents du nôtre. Tel défaut dont nous nous plaignons chez eux, nous n'admettrons pas qu'il puisse exister à quelque degré chez nous.

Nous l'admettrons d'autant moins qu'eux-mêmes nous en auront fait la remarque. Nous eussions accepté cette observation faite par l'un des nôtres : venant d'un étranger, elle nous blesse et met notre humeur en bataille.

La hiérarchie catholique elle-même se heurte parfois à cet amour-propre de classe qui tolère mal ses monitions, toutes maternelles cependant. Quand une encyclique de Pie XI rappelle ses charges sociales à une propriété qui en fut longtemps oublieuse et déclare qu'il y a trop de biens accumulés aux mains des capitalistes [1], aucun de ceux à qui est enseigné ce devoir méconnu, aucun riche, peut-être innocent pour son compte, ne s'est-il plaint de ce blâme adressé à ses compagnons ? « Vous poussez à la lutte des classes en nous dénigrant devant nos inférieurs ! »

Qu'à l'occasion l'Église témoigne une sympathie particulière à certains de ses enfants, elle provoque des critiques chez d'autres. Ils lui savent moins gré de tout ce que sa perpétuelle sollicitude fait pour leur bonheur commun qu'ils ne sont mécontents de ce surcroît d'affection accordé à une catégorie privilégiée. Des prolétaires interprètent comme une preuve de dédain pour la masse des petits les égards qu'elle témoigne aux grands de ce monde. Inversement, parmi ceux-ci, il en est que chagrinent ses approbations éclatantes données aux jocistes, à la J.A.C., au syndicalisme ouvrier chrétien, comme si elle n'avait plus que de l'indifférence pour le reste de ses fils.

L'humilité préviendrait ces accès de mauvaise humeur. Elle aiderait tous les chrétiens à souscrire de bonne grâce à des partages de faveurs dont leur Mère est juge, au surplus. Loin de s'en froisser, ils s'associeraient à la joie de leurs frères. Dans la maison mise en fête par le retour de l'Enfant prodigue, l'aîné, s'il avait été moins infatué de ses mérites, n'eût pas fait reproche à son père d'avoir servi sur la table un veau gras qu'on n'avait jamais tué en son honneur. Dans la demeure divine des âmes, nul ne voudra s'attrister orgueilleusement des bénédictions prodiguées par l'Église à ses fils en tenue de travail dont le retour à son seuil s'annonce enfin, après tant d'années de douloureux abandon.

1. *Quadragesimo Anno.*

La charité chrétienne et l'esprit de paix sociale

Sommes-nous mieux pourvus de charité ? Il nous en faudrait une provision si grande, pour ne jamais commettre le plus petit déni de justice vis-à-vis des autres classes, en pensée, en parole, en action.

En pensée d'abord.

Dans l'interminable procès qui nous met aux prises avec elles, il n'est pas impossible que nous ayons quelquefois formulé une accusation trop sévère. Nos dossiers ont accueilli une pièce fausse, un grief douteux, la déposition tendancieuse d'un témoin à charge que nous écoutions volontiers parce qu'il abondait dans le sens de nos inclinations personnelles et flattait nos goûts secrets. Par contre, nous avons récusé un peu vite d'autres témoignages qui contrariaient nos vues ou nos intérêts propres. Au cours de ces débats passionnés, nous n'avons pas toujours cherché à saisir la pensée de nos contradicteurs avec le désir sincère de la trouver juste, d'y discerner en tout cas ce qu'elle avait de vrai, étant moins préoccupés d'écouter leur réponse que de préparer notre riposte, parfois même étant bien décidés d'avance à ne pas céder à leur argumentation.

Nous les avons jugés sur l'idée que nous nous en étions faite à la légère, ou sur l'idée que notre milieu nous en avait donnée et que nous avons acceptée presque sans contrôle. Une phrase nous a suffi, une étiquette collée au front, un slogan accrédité dans notre entourage.

Cette sentence simpliste s'appuyait sur des considérants inexacts ou incomplets : des faits mal rapportés, des paroles mal interprétées, des attitudes mal comprises, des torts réels, mais abusivement généralisés. Il a pu nous arriver de condamner ainsi tout un groupe pour la faute de quelques hommes, un homme pour un discours, un discours pour un mot.

A la supposer méritée autrefois, cette condamnation n'a-t-elle pas cessé de l'être aujourd'hui ? Avait-elle tenu compte en son temps des circonstances atténuantes qui auraient dû en adoucir la sévérité ? Il eût fallu nous mettre à la place de nos frères, entrer dans leur vie réelle pour nous expliquer leur état d'âme, chercher à les comprendre avec cette sympathie profonde qui est l'intelligence du cœur.

Peut-être aussi les avons-nous accusés de loin. A les voir de près, à les fréquenter affectueusement, notre opinion se fût plus d'une fois modifiée à leur avantage. Bien des idées changent quand on change de milieu. Tel ouvrier devenu petit patron se montre plus exigeant pour ses anciens camarades que ne l'était hier pour lui le patron dont il disait tant de mal. Et cette femme du monde, obligée par la crise de se placer comme femme de chambre, conçoit maintenant d'une façon toute différente les devoirs d'une maîtresse de maison.

De la cuisine au salon, du bureau d'un banquier aux soutes à charbon d'un transatlantique, il est bien difficile de se juger équitablement si l'on ne réagit pas contre tant de causes d'erreur par un puissant parti pris de charité. Que de jugements sommaires, précipités, suspects de partialité, auxquels manque cette rectitude parfaite que leur eût donnée une inspiration d'amour! Elle nous aurait fait éviter des dénigrements qui portent à faux et qui entretiennent à tort des inimitiés pénibles entre nous.

Pour nous garder de ce péril, demandons au Christ de répandre abondamment sa bonté dans notre cœur et sa bienveillance dans nos yeux. Ainsi supprimerons-nous plus d'une prétendue raison de parler mal des milieux opposés au nôtre. Nous les ferons bénéficier de l'interprétation la plus favorable, plaidant nous-mêmes leur cause à la barre de notre esprit, fallût-il aller jusqu'à nous condamner quand nous aurons à les absoudre. N'y a-t-il pas souvent, dans les divers camps qui s'affrontent de bonnes raisons à faire valoir, de la bonne volonté de part et d'autre, et de chaque côté aussi des erreurs commises de bonne foi?

Si nous abordions nos discussions avec ces sentiments charitables, nous ne les laisserions pas se terminer par un procès-verbal de non-accord. Et sur beaucoup de sujets qui sont encore une cause de litige, la paix serait faite aujourd'hui.

Puissance de la douceur

Malgré tout, il restera, entre les classes que nous représentons, des divergences irréductibles d'idées, des oppositions de goûts et d'intérêts par la faute desquelles, de temps à autre, la querelle se rallumera. Notre charité chrétienne

veille-t-elle à apporter dans ces controverses une constante douceur qui en amortisse les chocs inévitables ?

Aux premiers jours, aux premiers mots, il est assez aisé de garder son calme et de ne s'exprimer qu'avec suavité. Mais lorsque l'animation d'une dispute prolongée fait monter la fièvre, notre plume a des vivacités de fleuret, notre voix des sonorités de bataille. Cette combativité répond sans doute à nos goûts personnels, bien que nous ne soyons pas non plus insensibles à la réputation de bravoure qu'elle nous vaut près de nos compagnons. Ils verront dans cette fougue avec laquelle nous prenons leur défense, dans cette revendication vigoureuse de leurs droits et ce tour ironique de notre réplique, une preuve d'attachement passionné à leur cause. Le sachant, nous sommes tentés, pour provoquer leurs applaudissements, de nous livrer à une passe d'arme plus brillante qu'il n'eût convenu.

Prenons garde, cependant, de n'en jamais venir à cette attitude paradoxale : notre parole se faisant âpre, en face de résistances irritantes, pour préconiser un programme de collaboration et nos mains jetant sans mansuétude, à la figure de nos contradicteurs, des textes d'Encyclique qui recommandent l'entente des classes. Manquer à la loi d'amour dans notre façon même de reprocher à nos frères d'y être infidèles ne serait pas le moyen d'en préparer le triomphe. Ce serait au contraire nuire à la cause de la réconciliation que nous ambitionnons de servir.

Benoît XV nous avait enseigné une bien belle prière à l'intention des chrétiens séparés de Rome : « Seigneur, préservez-nous de toute faute qui pourrait les éloigner de nous[2]. » Faisons nôtre cette oraison dans nos polémiques de classe à classe : « Seigneur, défendez-nous contre tout excès de langage qui, en indisposant nos frères et en les repoussant loin de nous, retarderait le temps où vos enfants pourront s'unir. »

Entre deux amours-propres que des écarts de plume ou des éclats de voix ont irrités, un traité de paix ne se signera plus. Ce ton tranchant, cette rudesse d'argumentation, loin de convaincre nos antagonistes de leurs torts, ne feraient qu'accroître leur opiniâtreté à soutenir qu'ils ont raison.

2. *Acta Apostolicae Sedis*, 13 avril 1916.

On ne tue pas une erreur en lui assenant des coups si rudes qu'on blesse l'âme qui s'y est attachée.

Par contre, la modération évangélique de nos propos faciliterа ce rapprochement que nous souhaitons. Des requêtes exigeantes ou des doléances graves, mais présentées avec l'accent de la vraie charité, réussissent mieux à se faire entendre qu'une observation bénigne, faite sur un ton amer. Plaider ou riposter avec douceur, ce n'est pas affadir nos arguments, c'est accroître leur efficacité : « Bienheureux les doux, bienheureux les pacifiques : ils seront les maîtres de la terre ! »

Loi du pardon

Notre charité en action consistera d'abord à nous supporter et à nous pardonner mutuellement, avec une inépuisable indulgence.

Chaque classe a quelque aspect par où elle déplaît aux autres, une façon d'être et d'agir qui ne correspond pas sur tous les points aux goûts de ses sœurs. Ne faisons pas de ces contrastes inévitables des motifs d'aversion qui nous indisposeraient systématiquement les uns contre les autres. Ce qui nous choque ailleurs peut se retrouver équivalemment chez nous. Et s'il nous en coûte de nous harmoniser aux pensées et aux mœurs de nos frères, disons-nous bien qu'ils ont aussi un effort à faire pour s'accommoder des nôtres.

Chaque classe a quelque chose à se faire pardonner, surtout en cette période de crise économique et de bouleversements sociaux qui les ont toutes fait souffrir. Mais au lieu de sympathiser dans leur épreuve commune, chacune a été tentée de s'en prendre à ses rivales de la dureté de son sort. Celles qui se sont crues les plus touchées récriminent contre celles qui leur paraissent moins atteintes ou même favorisées. Des champs à la ville, des classes moyennes au prolétariat, des artisans au grand patronat, du monde des artistes au monde des fonctionnaires, et inversement, que de récriminations se sont donné la réplique !

Mais si nous passons notre temps à remâcher cette herbe d'amertume, nous empoisonnerons de son aigreur notre pays entier. Hélas ! de tristes meneurs s'y emploient. Ils trouvent un profit misérable à entretenir dans les cœurs meurtris la fermentation de ces souvenirs pénibles et à por-

ter au paroxysme nos mécontentements réciproques. Besogne néfaste, qui ne fait que rendre plus difficile la concorde dont nous avons besoin pour gagner ensemble notre pain devenu rare.

L'action de notre Maître s'exerce, heureusement, dans un sens tout différent. Meneur d'un splendide jeu d'amour et de sacrifice, il nous entraîne, par l'héroïsme de son exemple, à pratiquer au profit de nos frères la magnanimité dont il a fait preuve pour nous, en enterrant tous nos ressentiments au pied de sa croix. En souvenir de la clémence que son Père, lui aussi, ne cesse de témoigner à nos âmes pécheresses, il nous demande d'amnistier libéralement les adversaires dont nous aurions à nous plaindre ! « Soyez miséricordieux comme mon Père est miséricordieux. Pardonnez à votre prochain ce que vous pouvez avoir contre lui, afin que votre Père céleste vous pardonne aussi vos offenses [3]. »

Nous témoignerons cette charité débordante même à ceux qui n'en ont pas pour nous. Sommes-nous certains d'ailleurs que la nôtre fut toujours ce qu'elle aurait dû être ? Et la leur a-t-elle été si défaillante ? Peut-être nous ont-ils blessé sans le vouloir. Nous avons pu, de notre côté, leur porter préjudice sans nous en rendre compte. Mais quand ils nous seraient systématiquement hostiles, notre Évangile ne nous prescrit pas moins de persévérer dans cette attitude généreuse à leur égard.

Un sceptique objectera-t-il qu'en face de contradictions implacables cette bonté dont on abusera serait de l'imprudence, de la folie ?

Mais si nous prétendons retrancher de la religion tout ce qui passe la courte mesure de la sagesse humaine, retirons le Christ du tabernacle, allons le dépendre de sa croix, renvoyons-le dans son ciel de gloire : l'incarnation, la rédemption sanglante, la présence perpétuelle d'un Dieu souvent oublié, parfois même outragé dans cette ombre eucharistique, n'est-ce pas de la folie, la sublime folie du divin Amour qui ne se lasse jamais de se dépenser pour des ingrats et de se sacrifier pour ses ennemis eux-mêmes ?

Abbé Thellier de Poncheville.

3. Luc, VI, 36; Marc, XI, 25.

Le mouvement missionnaire

I. — Nécessité toujours actuelle de l'apostolat missionnaire

Les Missions catholiques connaissent de plus en plus une extension prodigieuse. Le sacre des deux évêques noirs par le Souverain Pontife, à Rome, a souligné éloquemment les progrès de l'Église en Afrique noire; et, à côté des deux régions de Madagascar et de l'Uganda qui ont vu de leurs compatriotes élevés à l'épiscopat, l'on peut aussi signaler d'autres régions, comme le Cameroun, le Congo belge, le Basutoland, l'Angola, où les missions sont également très prospères; en Chine, les désastres et les misères matérielles causés par l'invasion japonaise n'ont pas empêché le bon travail des missionnaires, souvent même ils ont été l'occasion d'une floraison merveilleuse des œuvres de charité pour les sinistrés ou les réfugiés chinois, et l'Église catholique de Chine a pu affirmer ainsi sa divine vocation; dans l'Inde, où l'hindouisme traditionnel est menacé par certains courants modernistes ainsi que par le sursaut d'indépendance des basses castes ou des intouchables, grâce au loyalisme des missionnaires et des catholiques qui savent concilier avec tact et prudence le respect des autorités britanniques et la confiance en l'évolution politique et intellectuelle des élites indiennes, l'Évangile se voit ouvrir un peu partout un nouveau champ d'action.

Est-ce que tout ce grand mouvement qui s'est amplifié sans cesse depuis la fin de la guerre de 1914-1918 va se trouver ébranlé ou même arrêté par la nouvelle guerre ? En 1914-1918, les départs de missionnaires venus d'Europe avaient à peu près complètement cessé; bien plus, d'innombrables missionnaires avaient été rappelés au service de leurs patries respectives, les ressources matérielles qu'alimentaient les œuvres pontificales avaient à peu près complètement tari. Ce

fut donc alors une douloureuse période de stagnation sinon de recul, mais qui fut largement compensée par les progrès rapides, dès que le Pape Benoît XV et le cardinal Van Rossum, préfet de la Propagande, donnèrent une impulsion énergique à l'action missionnaire.

La situation actuelle est, sur bien des points, différente de celle de 1914. Le clergé indigène s'est magnifiquement développé, les renforts missionnaires arrivent de pays autres que ceux de l'Europe occidentale, en particulier d'Espagne, d'Irlande et surtout des États-Unis et du Canada, où les congrégations missionnaires connaissent un prodigieux essor. La question des ressources reste pourtant anxieuse : déjà, depuis la crise économique mondiale, les missions avaient douloureusement ressenti la diminution des subsides envoyés d'Europe ou d'Amérique; cette diminution pourrait être accentuée par suite des événements actuels, car même les pays non belligérants sont atteints dans leurs ressources ou doivent faire face à de nouveaux besoins charitables.

Aussi nous croyons que l'apostolat missionnaire doit rester de plus en plus, malgré toutes les difficultés et les préoccupations de l'heure présente, aux premiers rangs des intentions des catholiques. Le déroulement des événements diplomatiques et militaires ne nous montre-t-il pas à quel point nous devons désormais nous intéresser à la vie de tous les pays? Nous avons durement éprouvé l'importance de la Russie dans la politique internationale; nous nous sommes, par contre, réjouis de l'accord avec la Turquie qui nous gardait les mains libres dans le Proche-Orient; France, Angleterre et États-Unis se sont montrés très inquiets de l'expansion japonaise en Chine et dans tout l'Extrême-Orient; Allemagne, Italie et Russie accentuent de plus en plus leur propagande politique et culturelle et leur expansion économique aussi bien dans le Proche-Orient qu'en Extrême-Orient. Ces faits ne nous montrent-ils pas combien de plus en plus le monde, malgré le contraste des luttes, s'unifie, et ne nous tracent-ils pas en même temps, à nous chrétiens, notre devoir missionnaire?

C'est pour nous un véritable réconfort de constater l'identité de vues de la doctrine missionnaire de l'Église catholique et de la politique coloniale de la France. Toutes deux ont pour but et pour programme le respect de la personne humaine, le développement des élites indigènes, l'émancipa-

tion progressive des peuples et leur formation politique et intellectuelle. Par contre, nous trouvons en face de nous les doctrines inhumaines du racisme. A côté des élucubrations injurieuses de Hitler, de Rosenberg ou de certains doctrinaires italiens, comparons par exemple la réception chaleureuse de la France catholique et même de la France officielle aux nouveaux évêques Noirs, le soutien apporté par l'Angleterre à l'œuvre éducatrice des missions catholiques, l'attitude nouvelle des dirigeants responsables des États-Unis vis-à-vis du problème noir.

Le gouvernement français a reconnu, en particulier depuis le déclenchement de cette guerre, le rôle important des missionnaires. Et que l'on se souvienne bien qu'il ne s'agit pas d'exploiter au profit d'une propagande nationale l'œuvre évangélique des missionnaires qui doit rester toute désintéressée, toute spirituelle, mais il est naturel que les travaux des missionnaires au point de vue scolaire, au point de vue médical et dans toutes leurs œuvres de civilisation qui suivent toujours l'évangélisation, se rencontrent avec les doctrines coloniales des États respectueux de la personne humaine.

II. — Les missions catholiques sous Pie XI et Pie XII

La mort du Pape Pie XI a été l'occasion de rappeler la part très importante que prit dans l'évangélisation actuelle du monde celui que l'on a justement appelé le Pape des Missions. La revue *Grands Lacs* [1] a publié un très beau numéro consacré à Pie XI, Pape des Missions. De nombreux collaborateurs, comme Georges Goyau, Mgr Bouquin, le R. P. Leloir, le R. P. Brouillart, ont exposé l'esprit ardemment missionnaire de Pie XI et ses innombrables initiatives missionnaires. Ce numéro est accompagné de nombreuses héliogravures qui sont, comme le dit justement l'éditeur, « le film missionnaire du pontificat de Pie XI ».

Nous avons déjà signalé dans *La Vie Spirituelle* [2] une autre publication de la revue *Grands Lacs*, qui donne un ensemble extrêmement documenté sur l'activité missionnaire de Pie XI

1. A Namur, 8, rue Grandgagnage.
2. *La Vie Spirituelle*, novembre 1937, pp. 206-207.

et le développement des Missions de 1922 à 1937. Ces trois fascicules : *Hiérarchie catholique sous S. S. Pie XI*, *Les principaux textes missionnaires de S. S. Pie XI*, *Les éphémérides missionnaires de S. S. Pie XI*, accompagnés d'un fascicule paru ultérieurement qui comprend seize cartes géographiques illustrant de façon très claire la situation, au 30 juin 1937, de la hiérarchie catholique à travers le monde, nous semblent être le meilleur document à utiliser pour juger exactement tout ce que les Missions catholiques doivent au Pape Pie XI.

A tous ces faits concernant les Missions catholiques proprement dites, il faudrait d'ailleurs ajouter les nombreuses initiatives de Pie XI en faveur des Églises orientales, et aussi son énergie indomptable dans la lutte qu'il entreprit contre le racisme, pour bien comprendre le rayonnement de son âme apostolique.

Cet héritage ne sera certes pas abandonné. Combien il est caractéristique de constater qu'un des premiers actes importants de S. S. Pie XII, en même temps que ses démarches auprès des gouvernements en faveur de la paix, fut la nomination de deux évêques Noirs à Madagascar et dans l'Uganda, bientôt suivie de la désignation d'un préfet apostolique, Noir également, au Sénégal.

Ces nominations témoignent évidemment des consolants progrès réalisés dans la plupart des régions d'Afrique. Elles étaient tout autant une énergique réaction contre les théories du racisme qui trouvaient de plus en plus d'appui non seulement en Allemagne, mais même auprès du chef de l'État et de certains milieux universitaires italiens.

Les deux évêques Noirs, S. Exc. Mgr Ramarosandratana, vicaire apostolique de Miaranivo, et S. Exc. Mgr Kiwanuka, vicaire apostolique de Masaka dans le protectorat britannique de l'Uganda [3], furent sacrés à Rome le 28 octobre dernier, dans la basilique de Saint-Pierre, par S. S. Pie XII, en même temps que dix autres évêques missionnaires : un Chinois, un Indien, un Français, un Américain, un Irlandais, un Allemand, un Belge, un Italien, un Hollandais, un Mexicain. Pie XII avait délibérément choisi ce chiffre de

3. Pour celui-ci, voir la revue *Pères Blancs*, Paris, octobre-novembre 1939.

douze évêques missionnaires pour donner à cette cérémonie un caractère plus solennel encore et rappeler en même temps le souvenir des douze premiers apôtres qui partirent à la conquête du monde. Ces deux évêques Noirs, les deux évêques d'Extrême-Orient, les huit autres évêques originaires tous d'un pays différent d'Europe ou d'Amérique, n'était-ce pas la plus émouvante affirmation de l'universalité de l'Église contre toutes les prétentions raciales et en face même des divisions politiques qui affligent les nations ?

*
* *

Il faut citer aussi le très important document qui a été publié, il y a quelques mois, par la Congrégation de la Propagande et qui démontre d'une si nette façon à quel point l'Église catholique entend respecter tous les peuples indigènes, leurs traditions et leurs coutumes dans ce qu'elles ont de bon et aussi comment elle demande à tous ses enfants de n'oublier jamais les égards dus à tous les peuples et à toutes les civilisations, même les plus différentes de nous.

La Sacrée Congrégation de la Propagande a souvent noté que dans des journaux ou des revues, dans des livres ou des discours publics qui traitent des questions missionnaires, on décrit les coutumes, les cultes, le caractère et les conditions de vie des peuples auxquels on doit porter la foi catholique d'une manière qui met en relief plutôt les côtés mauvais que les qualités. Certes, on agit ainsi sans mauvaise intention; au contraire, on voudrait exciter un plus vif amour envers ces frères qui ne jouissent pas encore de la lumière du Christ, et obtenir de plus larges secours en faveur des œuvres religieuses et charitables; mais combien une telle attitude s'écarte de la réciproque politesse qui doit commander les rapports entre les peuples, combien elle blesse l'équité et la justice, et quel juste ressentiment elle suscite dans les peuples dont on parle ainsi, cela apparaît clairement à toute personne qui, faisant un retour sur elle-même, essaie de s'imaginer ce qu'elle ressentirait si elle savait que des étrangers ont usé d'un langage semblable en parlant de sa patrie.

Il faut d'autant plus éviter une telle attitude qu'elle peut faire naître une idée fausse et offensante des missionnaires, opinion qui nuirait à la réussite de leur apostolat; on pourrait croire que les missionnaires ne s'approchent pas des peuples avec cette cordiale charité qui empêche de juger les autres nations en fonction de son

propre pays et qu'ils n'essaient pas, avec un esprit ouvert et large, de comprendre, d'estimer et d'aimer.

C'est pourquoi la Sacrée Congrégation de la Propagande recommande vivement à tous ceux qui s'occupent de questions missionnaires, soit par écrit, soit de vive voix, de parler des autres nations avec le même respect dont ils désirent qu'on use pour leur propre pays.

Qu'ils n'oublient pas, en outre, que beaucoup de peuples où s'exerce l'apostolat missionnaire se distinguent par une ancienne et noble civilisation et qu'ils ne supporteraient pas et s'indigneraient d'être classés sans discernement parmi les peuples qu'on tient ici et là pour moins évolués. Il n'est pas juste, enfin, de tirer de cas particuliers un jugement général injurieux et faux sur tout un peuple.

Nous devons toujours avoir sous les yeux et observer scrupuleusement les enseignements de saint Paul : « Nous ne donnons aucun sujet de scandale en quoi que ce soit, afin que notre ministère ne soit pas un objet de blâme. Mais nous nous rendons recommandables en toutes choses, comme des ministres de Dieu » (II Cor., VI, 3-4).

III. — A L'EXEMPLE DES SAINTS ET DES GRANDS MISSIONNAIRES

Combien l'apostolat missionnaire de l'Église est plein de leçons et d'exemples, on l'aura compris en méditant la doctrine chrétienne sur la fraternité humaine, si vigoureusement opposée aux théories racistes. Il est bon aussi de se souvenir des exemples que fournissent les grands apôtres que Dieu a suscités pour les Missions. Précisément depuis ces derniers mois, beaucoup de noms se présentent à notre mémoire : ce sont les deux missionnaires que S. S. Pie XII a béatifiés les 18 et 25 juin 1939 : Justin de Jacobis et Émilie de Vialar. Ce sont aussi des fondateurs de congrégations ou d'œuvres missionnaires dont les biographies se sont multipliées pour le plus grand bien des lecteurs. C'est aussi, par exemple, ce jeune missionnaire franciscain, mort en 1937 du typhus qu'il avait contracté en soignant les Marocains, et que l'on a justement appelé l'émule du P. de Foucauld dont il a fidèlement suivi la vie et l'apostolat : le P. Charles-André Poissonnier. Et l'on pourrait aussi ajouter à ces noms celui qui, sans être lui-même missionnaire, fit tant pour les Missions : Georges Goyau ne fut pas seulement l'historien érudit des Missions, à l'âme profondément apos-

tolique, mais il se dévoua de toute son âme à apporter aux missionnaires, en de multiples occasions, sa collaboration toujours empressée; le cardinal Mercier définissait « un apologiste et un saint », celui que l'on a appelé également un nouvel Ozanam; tout comme cet autre grand chrétien laïque, Chinois celui-là, Joseph Pa Hong, qui fut un apôtre infatigable de ses compatriotes dans l'immense métropole de Shangaï.

Le R. P. Aupiais, Provincial des Missions africaines de Lyon et ancien missionnaire au Dahomey, dans un excellent petit volume de la collection « Vies coloniales »[4], vient de tracer un portrait du missionnaire, portrait plein d'expérience et aussi marqué d'une sainte émotion. Après avoir décrit les principales étapes de la vie missionnaire : vocation, formation religieuse, premier départ et essais d'apostolat, congés lointains au pays natal, il étudie les principaux problèmes qui se posent aux missionnaires : l'initiation chrétienne des nouveaux convertis, la persévérance des chrétiens et leurs progrès spirituels malgré toutes les difficultés du milieu païen, le couronnement de l'apostolat missionnaire par le développement du clergé indigène. Dans ces divers chapitres, l'on sent intensément l'expérience vécue de quelqu'un qui se consacra tout entier à ces chers Noirs et dont les intentions, comme il l'écrit en terminant son volume, « se présentent à son esprit sous l'aspect têtu d'une seule idée, exprimée par un seul mot : repartir ».

Plus encore que par ce volume, pourtant si utile pour faire connaître au grand public et tout particulièrement aux milieux coloniaux la vie missionnaire, le R. P. Aupiais nous semble avoir incarné l'idéal missionnaire. Il faut connaître l'éloge que faisait de lui, en le recevant au sein de l'Académie des sciences coloniales, M. Georges Hardy qui s'y connaît, certes, en vocations coloniales : c'est « non seulement un colonial, un vrai, qui, durant un quart de siècle, a mené la dure vie de la brousse, mais encore l'homme d'une certaine conception colonisatrice, l'infatigable avocat d'une cause noble entre toutes ». M. Hardy note combien ses réflexions de missionnaire se raccordent à l'œuvre générale de colonisation et il résume ainsi ce qui est non seulement

4. Paris, Larose, 1938, 172 pp. 15 fr.

le programme du P. Aupiais, mais aussi l'idéal du missionnaire, car ce programme de travail civilisateur peut s'appliquer tout autant au travail proprement évangélisateur :

Humaniser sans anémier, améliorer sans déséquilibrer, réorienter sans dépaysement, conserver à la vie indigène sa saveur originale et son entrain, multiplier les terrains d'entente et les occasions de rapprochement entre tuteurs et pupilles sans que les uns ou les autres aient à sacrifier leur personnalité morale : que d'attrayant libéralisme et que de charité, au sens plein du mot, dans ce dessein, qui n'est pas resté pour vous un simple propos, et comme tout cela est bien fait pour illustrer à la fois la grandeur et la séduction du devoir colonial [5] !

Le B^x Justin de Jacobis fut un Lazariste italien, apôtre de l'Éthiopie. Les Missions catholiques en Éthiopie peuvent compter parmi les plus pénibles et les plus ingrates : le milieu copte abyssin, ainsi que les populations primitives musulmanes, sont, en effet, très peu accessibles à la prédication de la vraie foi, mais aussi ces Missions ont compté des apôtres magnifiques : le cardinal Massïa, promoteur de la reprise des Missions éthiopiennes au XIX^e siècle avec Justin de Jacobis [6]; le B^x Ghébré Michaël, Lazariste éthiopien, martyr béatifié par le Pape Pie XI, et aussi, ces dernières années, ce grand évêque capucin, M^gr Jarosseau. Au B^x Justin de Jacobis le R. P. Baeeman a consacré une biographie [7] rédigée en grande partie d'après les souvenirs de Teklé Haïmanot, prêtre catholique éthiopien, secrétaire du Bienheureux, dont il cite de nombreux extraits de ses Mémoires. Le R. P. Baeeman a su faire revivre le climat de cette Mission et en particulier de ses pénibles origines; il fut, en effet, lui-même pendant de longues années missionnaire en Éthiopie, et dans divers ouvrages il avait déjà exprimé son profond attachement à ces courageux chrétiens ou raconté de façon fort pittoresque ses aventures de « camouflé du bon Dieu ».

La B^se Émilie de Vialar fut la fondatrice de la Congréga-

5. Voir le texte de ce discours dans *Univers* (Lille), septembre-octobre 1939.

6. Sur lequel paraît ces temps-ci, en Italie, un grand film documentaire.

7. *Le B^x Justin de Jacobis*, Librairie Vincentienne et Missionnaire, Bellevie, 1939, in-8° de 189 pp., 12 fr.

tion des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition : cette congrégation et celle des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny sont les premières congrégations féminines qui, à l'époque de cette étonnante renaissance religieuse et missionnaire dans le premier quart du XIX[e] siècle, partirent dans les Missions. Les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition sont modestes et trop peu connues; elles remplissent partout, à travers le monde, un apostolat aussi efficace que discret; nous avons eu le bonheur de visiter dans le Proche-Orient quelques-uns de leurs établissements scolaires ou charitables où elles font tant de bien auprès des musulmans comme auprès des chrétiens des diverses confessions; leur maison-mère, dans un faubourg populeux de Marseille, renferme le corps de leur fondatrice qui sut lancer avec tant de courage ses disciples à travers le monde. Émilie de Vialar avait commencé son travail missionnaire par plusieurs fondations en Algérie, dans les toutes premières années de la conquête de ce pays; ce prometteur début fut bientôt suivi d'un échec qui ne la découragea pas, mais, avec la plus entière approbation du Pape Grégoire XVI, elle se dirigea bientôt vers la Tunisie, puis le Proche-Orient et enfin l'Océanie et l'Extrême-Orient.

La biographie de la B[se] Émilie de Vialar, publiée par M. le chanoine Testas [8], contribuera à faire connaître davantage cette fondatrice à l'âme ardente et sa congrégation missionnaire.

Comme nous le disions tout à l'heure, les dernières années du XVIII[e] siècle et le premier quart du XIX[e] furent féconds en vocations religieuses; les années terribles de la Révolution française suscitèrent des âmes d'élite comme celles de ces deux fondateurs de congrégations : le P. Marie-Joseph Coudrin, fondateur de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, et Marcellin Champagnat, fondateur de la Société des Frères Maristes.

Le R. P. Coudrin, mena pendant la Révolution la vie héroïque d'un porte-Christ si entreprenant et si audacieux qu'on l'avait surnommé « marche à terre » et qu'il était sans cesse poursuivi, mais réussit toujours à échapper; ce

8. A la Maison Mère des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, 245, avenue de la Cappelette, Marseille. In-8°, 322 pp., avec de nombreuses illustrations, 20 fr.

fut là l'apprentissage d'une véritable vie missionnaire : avec la Mère Henriette de la Chevalerie, le P. Coudrin fonda deux congrégations de religieuses qui bientôt se tournèrent vers les Missions ; elles choisirent un champ d'apostolat tout neuf, l'Océanie où les premiers missionnaires s'en allèrent en 1826. Les congrégations des Missionnaires des Sacrés-Cœurs de Picpus comptent aujourd'hui deux mille huit cents religieux et religieuses avec de nombreuses œuvres en Europe et dans les Missions en Océanie, en Chine, aux Indes néerlandaises, en Amérique, au Congo belge : deux disciples du P. Coudrin sont maintenant universellement connus : le P. Damien, apôtre des lépreux et le P. Matheo Crawley, infatigable propagateur de l'Intronisation du Sacré-Cœur. Un des membres de la Congrégation des Sacrés-Cœurs vient de reconstituer avec une filiale dévotion cette vie dont les divers aspects, de la Révolution à l'évangélisation de l'Océanie, sont si attachants [9].

Marcellin Champagnat fut contemporain du P. Coudrin, il connut personnellement le saint Curé d'Ars et le P. Colin, fondateur de la Société de Marie. Il fonda lui-même une congrégation des Frères enseignants, assez différente dans le principe de celle des Frères des Écoles chrétiennes, mais lui ressemblant beaucoup aujourd'hui. M. Guy Chastel a dessiné, dans un volume fort joliment présenté et avec un délicat talent d'écrivain, la figure religieuse de ce saint éducateur qui travailla beaucoup pour l'évangélisation des campagnes, et dont la Société des Frères Maristes possède maintenant, à travers le monde, d'importants établissements d'enseignement de tout degré [10].

Voici encore deux Françaises, fondatrices d'œuvres missionnaires qui furent promues dans la suite au rang d'OEuvres missionnaires pontificales. N'oublions pas, en effet, que c'est de France que sont sorties à peu près toutes les grandes œuvres missionnaires actuelles : l'OEuvre de la Propaga-

9. *De la guillotine aux Iles du Pacifique, le P. Marie-Joseph Coudrin*, par le R. P. Mouly, chez Tolra ou au Séminaire des Missions des Sacrés-Cœurs à Montgeron (Seine-et-Oise). In-8° de 191 pp., avec de nombreux dessins.

10. *Marcellin Champagnat. Les Frères Maristes*, par Guy Chastel, Paris, Alsatia, in-8° de 165 pp., 1939, 18 fr.

tion de la Foi, l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre, l'Œuvre de la Sainte-Enfance, l'Œuvre d'Orient, l'Œuvre apostolique, l'Œuvre anti-esclavagiste. Les fondatrices de ces deux premières œuvres viennent d'être évoquées en d'attachants ouvrages. Mme Colette Yver a mis tout son beau talent de romancière et de psychologue à raconter la vie dévouée et douloureuse de *Pauline Jaricot* [11], fondatrice de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, en la situant dans son cadre lyonnais : Pauline Jaricot, dont l'on prépare actuellement le procès de béatification et qui est reconnue comme la fondatrice incontestable de la Propagation de la Foi, eut une fin très douloureuse par suite de la misère matérielle et de violentes attaques contre sa personne. Sa vie fut fort remplie pour le bien : car, outre la fondation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, elle s'occupa beaucoup du Rosaire vivant, elle fut une ardente zélatrice de la dévotion à sainte Philomène, elle prit aussi diverses initiatives intéressantes qui permettent de la ranger parmi les précurseurs du mouvement social chrétien.

Jeanne Bigard, avec la collaboration de sa mère, fut la fondatrice de l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre. Elle aussi eut à subir, dans sa famille et en elle-même (puisqu'elle vécut les dernières années de sa vie internée dans une maison de santé), de terribles épreuves morales. Mais il est vraiment remarquable de voir la Providence conduire ces deux femmes. Mme et Mlle Bigard, dans un milieu très modeste de Caen, avaient le souci agissant et aiguillonnant de toutes les Missions, d'abord celles du Japon où elles connaissaient plusieurs Pères des Missions étrangères de Paris, puis d'Afrique et enfin du monde entier. Le développement merveilleux de l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre est vraiment un témoignage de l'action de la Providence puisque tant de bien a pu sortir de ces pauvres instruments qui n'avaient que leur seule volonté indomptable de servir les Missions. M. Paul Lesourd a reconstitué en savant historien, avec de nombreuses lettres

11. *Marie-Pauline de Jésus-Christ*, Éditions Spes, 1937, in-16 de 244 pp. Voir aussi l'excellente brochure *Pauline Jaricot*, par Yvonne Pirat, dans la « Bibliothèque catholique illustrée », chez Bloud et Gay, 1937, 56 pp.; à chaque page, illustrations documentaires de grand intérêt.

et documents à l'appui, cette histoire à la fois belle et douloureuse qui se termine dans l'apothéose du sacre des premiers évêques indigènes, en particulier du premier évêque japonais, S. Exc. Mgr Hayasaka, qui depuis le début de ses études ecclésiastiques avait été protégé de l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre [12].

A la suite de ces saints ou apôtres missionnaires, nous voudrions signaler enfin la biographie d'une jeune martyre de l'Action catholique au Mexique, au cours de la persécution religieuse qui y sévit ces dernières années : *Maria de la Luz*, morte le 30 décembre 1934 à l'âge de vingt-sept ans, « pour le Christ-Roi », est un exemple héroïque de dévouement quotidien poussé jusqu'au sacrifice de la vie, et mérite d'être connue de nos groupements d'Action catholique féminine [13].

Paul Catrice.

12. *L'holocauste de Jeanne Bigard*, par Paul Lesourd, chez Plon, 1938, in-16 de 246 pp., avec deux gravures hors texte. Voir aussi le discours prononcé par Mgr Chappoulie, *Au service du clergé indigène : l'œuvre de Saint-Pierre-Apôtre et ses fondatrices*, à l'occasion du cinquantenaire de la fondation de l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre, le 19 mars 1939, dans l'église Saint-Étienne de Caen. Ce discours relève les immenses services rendus par l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre pour le développement du clergé indigène et en fait hommage à ses fondatrices. (A l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre, 5, rue Monsieur, Paris-7e).

13. *Maria de la Luz*, par Antonio Dragon. Éditions Spes, 1937, in-16 de 218 pp., 12 fr.

LECTURES

Quelques ouvrages sur les Missions

La radio au service de l'idée missionnaire. Toutes les formes du progrès moderne sont utilisées pour mieux faire connaître les Missions. Quelle joie et quel profit spirituel quand nous trouvons des œuvres aussi réussies que la « nouvelle radiophonique » de MMmes Cita et Suzanne Malard, *La Pentecôte* [1]. Avec leur puissance d'évocation et l'originalité prenante de leur style radiophonique, les auteurs du *Dieu vivant* et de la *Nativité* (pour ne citer que ces deux œuvres religieuses) ont ressuscité pour les sans-filistes les scènes miraculeuses de la première Pentecôte à Jérusalem et elles ont synthétisé en quelques tableaux pleins d'entrain et d'émotion le déroulement rapide de l'évangélisation du monde. Sans doute ce genre d'œuvres prend surtout toute sa valeur à l'audition plus qu'à la lecture; mais on ne sera certes pas déçu à suivre ce récit historique écrit avec tant de foi et tant d'amour. « Vous n'avez plus qu'un mot à répéter, parce que ce mot, chacun, quel que soit son itinéraire, pourra le faire sien... Nous nous aimons les uns les autres. » C'est bien la devise et le résumé de la vie missionnaire.

***

La missiologie ou science des Missions a conquis sa place parmi toutes les sciences ecclésiastiques. Elle ne rencontre plus maintenant ces hésitations, ces craintes ou même ces contradictions inquiètes qui auraient pu, il y a quelques années encore, décourager ses promoteurs. La missiologie, d'ailleurs, s'est mise au goût du jour, en s'efforçant d'unir

1. *La Pentecôte.* Épilogue du *Dieu vivant.* Éditions Spes, 1938, 95 pp., 6 fr. 50.

de plus en plus doctrine et science théorique, d'une part, souci de réalisme, de concret, de pratique, d'autre part.

Saluons avec joie l'ouvrage d'un de ces pionniers qui est en même temps un maître, le R. P. Pierre Charles, S. J.; *Missiologie* [2]. Comme l'indique le sous-titre, c'est un recueil de conférences, de rapports ou d'articles, mais qui n'a pas le beau désordre et l'inachèvement de beaucoup d'ouvrages de ce genre. L'ensemble forme une doctrine cohérente; ces pages sont pleines d'enseignements, de leçons pratiques. A côté d'une autre grande œuvre, plus pratique, les *Dossiers de l'Action missionnaire*, et des volumes universellement connus et si bienfaisants de spiritualité missionnaire, *La prière de toutes les heures*, *Pêcheurs d'hommes*, *La prière apostolique*, ce volume continue une œuvre précieuse à la gloire et au profit des Missions.

Peu à peu s'élabore une théologie missionnaire : les travaux du P. Charles, de M. Glorieux, de savants allemands et italiens y concourent entre autres. On en trouvera une ébauche, déjà mûrement réfléchie, dans les *Premières leçons de théologie missionnaire* [3], du R. P. Albert Perhal, Oblat de Marie-Immaculée, professeur à l'Institut scientifique missionnaire de Rome. Ce travail a inauguré la « Bibliothèque de l'Union missionnaire du clergé de France », qui est si heureusement mise à la disposition des prêtres studieux. Sous une forme parfois assez aride, avec une science très étendue, sont examinés les aspects essentiels de l'apostolat missionnaire : à qui s'adresse la Mission, quels en sont l'objet, le but et le motif; dans son dernier chapitre, le P. Perhal trace le schéma d'une théologie missionnaire. L'examen des questions traitées, par exemple de l'objet véritable de la Mission, montre assez l'importance doctrinale et pratique de ces études.

Le second volume [4] de la *Bibliothèque de l'U.M.C.* a recueilli les rapports présentés au Congrès de l'Union missionnaire

2. *Missiologie*, Paris chez Desclée de Brouwer, 1939, in-8° de 303 pp. Ce premier volume consacré à la missiologie en général, sera suivi de deux autres sur l'Afrique et sur l'Asie.

3. A l'U.M.C., 5, rue Monsieur, Paris-7e, ou aux Éditions Dillen, 23, rue Oudinot, Paris, 1937, 128 pp., 7 fr. 50.

4. Actes du IVe Congrès national de l'U.M.C. *Les Missions et l'âme indigène*, 1938, 128 pp., mêmes éditeurs.

du Clergé à Paris en 1937 (nous avons parlé de ce Congrès dans *La Vie Spirituelle*, novembre 1937, pp. 214-216). Ces rapports traitaient des Missions et de l'âme indigène : nous recommandons l'exposé du R. P. Augustin Bernard, S. J., sur le développement du clergé indigène, la documentation de Mgr Beaupin sur les relations étroites entre l'apostolat missionnaire et certaines activités des organisations internationales, enfin la conférence, d'une si noble et chrétienne inspiration, de M. Louis Gillet : *Art chrétien et art indigène*. La conférence de Mgr Chappoulie peut être d'un réel intérêt pratique pour le clergé : elle montre comment l'expansion missionnaire de l'Église est une apologétique vivante pour le peuple chrétien. Ces travaux, comme en général ceux de l'*Union missionnaire du clergé*, concourent efficacement à mieux nous faire connaître et aimer l'âme des indigènes, ou, selon une formule reprise au début du Congrès par le regretté Mgr Boucher, à développer le respect de la personne humaine. Ici vraiment la science tourne à aimer.

*
* *

Cette science des Missions, il faut la monnayer à l'usage des fidèles, la mettre au service de la propagande missionnaire pour que celle-ci devienne plus substantielle et plus efficace encore. Mgr Lavarenne, secrétaire du Conseil de la Propagation de la Foi à Lyon, a rédigé un *Petit manuel missionnaire* [5] qui est très pratique et mérite d'être largement diffusé parmi les fidèles; il nous renseigne de façon précise d'abord sur les œuvres de coopération missionnaire, puis sur l'organisation missionnaire de l'Église : organisation centrale à Rome, statistiques, Missions dans chaque pays, Instituts missionnaires de prêtres, frères et religieuses de France. On trouvera aussi beaucoup de bonnes choses dans le *Petit catéchisme des Missions* [6], édité par les Missions franciscaines de Québec, qui déploient une activité missionnaire infatigable, conçue d'une façon vraiment intelligente et qui sait

5. A l'Œuvre de la Propagation de la Foi, 12, rue Sala, à Lyon, ou 5, rue Monsieur, à Paris, 1938, 115 pp.

6. Aux Missions franciscaines, 33, rue de l'Alverne, Québec, 1938, 106 pp., 25 cents canadiens.

très bien s'adapter; ce Catéchisme développe les grandes lignes de l'apostolat missionnaire : le salut, la vocation, l'adaptation, l'évangélisation, la conversion, la persévérance; rappel bienfaisant de principes et de faits qui, pourtant, ne nous semblent pas gagner à être présentés sous la forme, un peu artificielle en l'occurrence, d'un catéchisme par demandes et réponses.

*
* *

La propagande missionnaire ne doit pas négliger les enfants : l'Œuvre de la Sainte-Enfance peut être si éducative quand elle est bien comprise. Le mouvement des *Cœurs vaillants* vient de prendre une initiative digne de tous éloges et encouragements. Comment faire aimer les Missions aux enfants, spécialement aux « Cœurs vaillants » ? L'étude de cette question a provoqué la publication de deux opuscules [7] qui sont une réussite à tous points de vue : il s'adressent aux éducateurs des enfants et leur donnent de judicieux conseils de psychologie pédagogique appliquée à la propagande missionnaire; le deuxième fascicule propose un programme d' « exploration missionnaire », à réaliser au cours d'une colonie de vacances; la formule est neuve, très attrayante, soigneusement étudiée. Nous la croyons susceptible d'éveiller intensément le sens missionnaire ou plus exactement le sens catholique. Conseillons-en l'application à de nombreux éducateurs. Cette propagande doit être très concrète, imagée : les récits missionnaires, joliment présentés en dépliants illustrés par les Pères du Saint-Esprit, mêlent l'utile à l'agréable et sont bien adaptés aux enfants [8].

Paul Catrice.

7. *Pour faire aimer les Missions*, t. I, Éléments de pédagogie missionnaire; t. II, Activités missionnaires. Office général des Œuvres, 31, rue de Fleurus, Paris; chacun : 4 fr.

8. Ces récits sont extraits de la revue *Missions*, que nous avons déjà recommandée (40, rue La-Fontaine, Paris); il en existe quatre pochettes pour les garçons ou les filles, chaque pochette de dix ou douze récits : 1 fr. 75 ou 2 fr.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).